L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LÉGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET

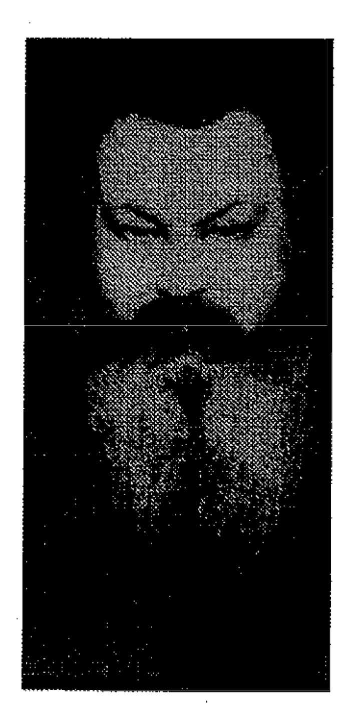




Nouvelle série (depuis 1953)
N° 1 de 2001

Trimestriel : 45 F
janvier-février-mars 2001

S O M M A I R E



L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet – 92700 COLOMBES
Téléphone : 01 47 81 84 79 - Télécopie : 01 47 69 09 41
Courriel : Yvesfred.boisset@wanadoo.fr
CCP : PARIS 8-288-40 U PARIS
Administrateur-honoraire : Jacqueline ENCAUSSE
Administrateur : Annie Boisset
Administrateur-adjoint : Gravitas
Rédacteurs adjoints : Marcus ✝, M.-F. Turpaud,
Marc Bariteau ✝ et Mehiel

AMIS LECTEURS

NOS TARIFS POUR L'AN 2001
DEMEURENT INCHANGÉS.

N'ATTENDEZ PLUS POUR SOUSCRIRE
VOTRE RÉABONNEMENT
(épargnez-nous des frais de rappel)

(chèque ou CCP à l'ordre de l'Initiation
et adressé à l'administrateur)



Le directeur : Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles.
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50-554
Imprimerie BOSC France - 69630 Chaponost - Dépôt légal n° 10133 - mars 2001

ÉDITORIAL

« Que l'histoire soit pardon ! »

L'histoire de l'humanité est jalonnée de conflits et de guerres qui sont comme une fatalité et, en tous cas, sont considérés comme telles.

C'est ainsi qu'au fil des millénaires se sont tissés de solides liens de haine ; notre planète n'est qu'un immense champ de bataille où quelques hommes parfois déambulent en y parlant de paix et de fraternité.

Bien qu'elles se fussent toutes édifiées sur des messages de paix et d'amour, les religions ont été bien souvent, trop souvent, prétexte à des combats fratricides. Cependant, il faut être aveugle et fanatique pour ne pas voir ni comprendre que ces soi-disant *guerres de religion* ne furent jamais que les écrans qui dissimulaient avec plus ou moins d'habileté de vulgaires appétits économiques et territoriaux.

Longtemps, les manuels d'histoire confiés aux jeunes élèves des écoles n'ont servi qu'à entretenir la haines de génération en génération. Or, aucune nation du monde ne peut se vanter d'avoir les mains exemptes de sang, aucune ne peut revendiquer quelque innocence en matière de bellicisme.

Plus, tous les hommes de tous les temps furent complices de cette folie guerrière qui, tel un cancer, ronge et tue les cellules du grand corps social.

La haine est-elle un phénomène irréversible ? On pourrait le croire au simple examen des relations qui entendent régir l'humanité et qui se perpétuent depuis des temps immémoriaux comme si vivre en paix et en harmonie était au-dessus des forces du genre humain. Bien sûr, on m'objectera que les animaux nous offrent un spectacle aussi affligeant et que les combats inter-espèces et intra-espèces sont chose permanente. Mais on n'a jamais dit que les animaux revendiquaient une ascendance de nature divine et voulaient se placer bien au-dessus des contingences strictement naturelles.

Ne serait-il pas temps de penser au pardon et de transformer ces haines que nous suggèrent la mémoire historique des peuples en un désir d'amour et de fraternité, non point de bouche, mais de cœur ? Nous savons, par expérience, que ce désir d'amour ne peut naître au sein des structures politiques et diplomatiques, obligées qu'elles sont de louvoyer entre les intérêts des uns et des autres. Et les organismes non gouvernementaux (OGN), en dépit de la bonne volonté dont elles font chaque jour la preuve, ne peuvent qu'adoucir dans l'urgence le sort des populations en proie aux excès de la haine.

La solution-miracle ? Je ne la possède pas. Prier, certes, est chose utile ; tracer des chemins d'amour dans les champs de la haine, apprendre à nos enfants qu'il n'y a pas plus de peuples maudits qu'il n'y a d'hommes irrémédiablement perdus, dire et redire que l'amour universel est plus important que les frontières qui font de notre planète une mosaïque de larmes et de peurs.

Telle peut être notre modeste mission, nous qui avons, grâce aux enseignements du Christ et de nos Maîtres Passés, pu avoir une lecture différente de l'histoire des hommes que nous voudrions décharger de la haine pour qu'elle ne soit plus qu'un moyen de pardon.

Dans le présent numéro, nous rendons hommage à deux de nos amis partis pour un long voyage et dont la mémoire n'avait pu être honorée dans le numéro précédent pour des raisons bassement matérielles de mise en page. Il s'agit de Pierre Mariel et de Marc Bariteau.

Nous avons reçu, avec les réabonnements, de nombreux vœux de nos lecteurs. On peut comprendre que nous soyons dans l'impossibilité de leur répondre individuellement mais qu'ils sachent combien nous avons été touchés par leurs témoignages d'amitié et de fraternité. Qu'ils en soient tous remerciés du fond du cœur !

Grâce à l'hospitalité de frères et sœurs amis, la revue est maintenant hébergée sur deux sites internet :
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com.

Yves-Fred Boisset

Goethe et son célèbre docteur Faust représentent des moments forts de la littérature initiatique. En ce numéro en partie consacré au souvenir, nous sommes heureux de republier un article que Pierre Mariel donna à la revue en 1970. [1]

GOETHE INITIÉ

par Pierre Mariel

Depuis trois années, Wolfgang étudie le Droit à Leipzig quand une hémorragie le conduit au seuil de la mort. Maladie psychosomatique, dirions-nous aujourd'hui. Il confessera : « *J'étais un naufragé, plus malade encore de l'âme que du corps* ».

Le 28 août 1768, il regagne le foyer familial et ses parents le confient au docteur Johann-Friedrich Metz qui le guérit rapidement alors que d'autres médecins ont été impuissants à le soulager.

Voici comment Christian Lepinte évoque le docteur Metz :

« Personnage énigmatique, peut-être préoccupant par certains côtés, mais actif, secourable, plein de consolation pour ses malades. C'est un vrai médecin dans la tradition des Rose+Croix, pour lequel la guérison du corps doit amener la conversion de l'âme. Il possède le secret de remèdes mystérieux qu'il prépare lui-même. »

Grâce au docteur Metz, le jeune Goethe, non seulement guérit, mais retrouve une vitalité qui, désormais, ne l'abandonnera jamais. C'est par le même personnage bienfaisant et énigmatique qu'à Strasbourg Wolfgang fut admis dans le cercle piétiste de Suzanne de Klettenberg.

Un cercle mystico-ésotérique.

Mademoiselle de Klettenberg groupait autour d'elle, dans une ambiance pieuse et confiante, un certain nombre de piétistes et d'occultistes. Elle était dépositaire d'une tradition ésotérique qui remontait à Jacob Boehme, où les consolations de l'Évangile se mêlaient aux secrets de l'Art Royal.

C'est grâce à elle que Goethe lut Paracelse, Basile Valentin, Van Helmont, sans omettre, bien entendu, Boehme, Cornelius Agrippa, Giordano Bruno et Spinoza. Il fit de l'*Aurae catena Homeri* (traité

[1] N° 2 de 1970 (juillet-septembre 1970) pp. 114-117.

fondamental d'alchimie) son livre de chevet et y puisa l'essentiel de ses futurs travaux scientifiques sur les plantes et les couleurs.

Goethe reçut-il alors une initiation, *stricto sensu* ? C'est très probable, sinon certain. On peut admettre que dans *Wilhelm Meister*, le docteur Metz est évoqué dans le personnage de Makarie et que la mystérieuse Société de la Tour est une allusion à une résurgence de la Rose+Croix, où Goethe aurait été admis.

La franc-maçonnerie :

Des documents vraisemblables mais non probants tendent à prouver que Goethe demanda, à Strasbourg ou à Francfort, son affiliation à la franc-maçonnerie ; elle lui fut refusée parce qu'il n'était pas encore majeur.

En revanche, il est établi par des pièces d'archives qu'à Weimar, en 1780, il fut initié à la loge « Amalia » et qu'il fut assidu aux travaux rituéliques.

Il n'empêche que, ministre à Weimar du duc Charles-Auguste, il s'opposera, en 1808, à la *construction* d'une loge maçonnique.

« La franc-maçonnerie, écrit-il alors, constitue un État dans l'État. Là où on l'aura introduite, le Gouvernement cherchera à la dominer ou à l'empêcher de nuire. L'introduire où elle n'est pas encore n'est jamais à conseiller. »

Goethe et les Illuminés.

Le conseiller-ministre Goethe n'en garda pas moins tout au long de sa féconde existence des contacts étroits avec les groupes et conventicules d'Illuminés qui pullulaient alors dans *l'intelligentsia* germanique et dont les loges n'étaient que des parvis, des stades éliminatoires.

C'est dans les deux « Faust » qu'il a exprimé ses théories ontologiques et métaphysiques, et Paul Arnold s'est ingénieusement demandé si Méphistophélès, plutôt que Faust, n'était pas son porte-parole.

Les sociétés secrètes ont toujours exercé sur Goethe une forte attirance. Dans son œuvre, il leur a consacré un rôle important qu'il envisage sous trois aspects : pédagogique et social, politique et, enfin, mystique et religieux. Le premier aspect est représenté par la « Société de La Tour », le second dans « Kunst und Altertum » (Art et Antiquité) et le troisième par le fragment inachevé des « Geheimnissze » (Secrets, Mystères).

La Société de la Tour.

C'est en quelque sorte la préfiguration d'une obédience maçonnique idéalisée. Cérémonies occultes, grades initiatiques, ubiquité dans l'action, tout porte mystère. Et nous avons dit qui était décrit sous les traits de Makarie, grand-maître non seulement d'un Ordre, mais d'une Société universelle qui mène le monde...

Après 1813, Goethe, méditant sur la reconstruction du Saint-Empire, cherche la solution du côté des antiques corporations de constructeurs. Il voudrait voir naître une Loge universelle, fortement hiérarchisée, divisée en loges régionales, organisée techniquement et socialement, dont les membres rigoureusement choisis seraient liés par des serments et des secrets rituels et un sens aigu de la fraternité. On peut, sous cet angle, voir dans Goethe le prophète de la *Synarchie* traditionnelle.

Le message mystique.

Quant au message mystique de Goethe, voici comment le définit Christian Lepinte :

« L'idée qu'une société d'élus ou d'initiés perpétue un message sacré (qui est l'essence même de toutes doctrines religieuses) domine la pensée de Goethe... Le poème des *Geheimnisse*, né de préoccupations spirituelles où l'influence rosicrucienne a une grande part, hante l'esprit du poète et restera inachevé... L'Ordre monastique, dont les mystères nous sont présentés dans les fragments du poème, participe à la fois de l'Ordre des Templiers, de la Rose+Croix, de la franc-maçonnerie et de la confrérie mystique du Saint Graal ».

Dépositaire de la Tradition la plus haute, cet Ordre idéal est la synthèse des différentes formes de spiritualité, chrétienne, maçonnique, rosicrucienne, spinoziste (donc kabbaliste) ; l'influence de Louis-Claude de Saint-Martin y est évidente. Dans l'ésotérisme, le mystère est une forme supérieure d'ascèse... Zacharias Werner, remarque justement Christian Lepinte, s'attirera l'estime de Goethe parce qu'il a cherché à *concilier le christianisme et les mystères* maçonniques dans une forme supérieure de religion universelle. En ce sens les « Fils de la Vallée » ont fait époque dans l'existence goethienne.

Mages et charlatans.

Goethe, esprit de lumière, poète apollonien, a été à la fois attiré, fasciné et révolté par l'aspect sombre et ténébreux de l'ésotérisme ; cette ambivalence se reflète dans la psychologie et l'action de certains de ses personnages.

Dans « Les années d'apprentissage », Mignon est le type même de l'adolescente énigmatique, *voyante*, douée, après un ébranlement nerveux, de pouvoirs magnétiques, médianimiques. Elle paie son ineffable mystère par un destin fatal qui la voue à une mort prématurée ; en quelque sorte, elle est la sœur douloureuse des voyantes, des inspirées qui foisonnaient alors, de Catherine Emmerich à la voyante de Prévorst.

Ottilie, des « Affinités électives », est une magnétiseuse qui s'ignore. En la faisant vivre, Goethe démontre que tous les êtres obéissaient aux lois de la *Naturphilosophie* : tout est dans tout et tout est polarisé. Séparée d'Édouard, Ottilie le voit tous les soirs dans une vision intérieure, comme sur un écran. Elle *paye* ce don de maux insolites, d'hallucinations et d'une mort plus singulière encore que sa vie.

Makarie.

Makarie est la plus étrange et une des plus attirantes créations du génie goethien. Son sexe est indéterminé ou, plus exactement, « elle-il » transcende la sexualité. Son don de double-vue s'étend au Cosmos tout entier et « elle-il » a déjà un avant-goût de la lumière séraphique. Makarie est détachée du corporel, du physique, ne tient plus au monde des apparences que par un mince, mais résistant, *cordon ombilical* : *la fraternité universelle. En même temps*, « elle est exigeante d'action » et commande avec autorité et compétence ses « frères-sœurs » de la Société de La Tour. Léonardo la définit ainsi dans son « Journal » :

« Elle est la confidente, la directrice de conscience de toutes les âmes affligées, de tous ceux qui se sont perdus, qui souhaiteraient se retrouver et ne savent où ».

Dans ses visions (suprême arcane), *Makarie distingue un Soleil* intérieur et un Soleil céleste ; elle est le microcosme du macrocosme. Et elle se définit : « Le Ciel étoilé au-dessus de moi ; la loi morale en moi ».

Makarie, c'est Goethe « tel qu'en lui-même enfin l'Éternité le change ».

Marc BARITEAU

LE MULTIPLE ET L'UN
Approche de la symbolique de Jean

Notre cher Marc Bariteau nous a quittés le 12 avril dernier.
Nous ne l'oublions pas et, pour rendre hommage
à son amitié, nous publions ce texte inédit.

Réflexions sur la symbolique johannique.

L'Évangile de Jean est considéré comme l'évangile ésotérique réservé aux initiés et, plus particulièrement, les dix-huit premiers versets du premier chapitre, ceux qui en constituent le prologue. Ce prologue qui était lu par le prêtre catholique pour lui seul après le « ite missa est » et qui figure sur l'autel maçonnique pendant les tenues régulières.

L'objet du présent article sur le courant issu de cet évangile et qu'on appelle le « johannisme » et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours avec plus ou moins de pureté par le biais des confréries, des sociétés initiatiques ou de certains grands initiés du Moyen Âge ou de la Renaissance est moins d'en faire une analyse intrinsèque, ce qui nous mènerait fort loin, que de mener quelques réflexions sur sa contribution à travers du ou plutôt des personnages de Jean pour donner au moyen de ces tracés que je n'ose dire de lumière, quelques directions pour l'approfondissement d'une symbolique qui revêt pour les maçons et pour les martinistes l'importance que l'on sait.

Johannisme et maçonnerie.

Jean et la maçonnerie opérative.

La place tenue par Jean au sein de la maçonnerie opérative est importante. Paul Naudon, dans son ouvrage sur « Les origines religieuses et corporatives de la franc-maçonnerie », souligne que « *saint Jean était vénéré par les sculpteurs et les graveurs en pierre et plâtre dont la confrérie avait son siège dans l'église du Saint-Sépulcre, près de Saint-Merri* ». Il fait remarquer que cette confrérie

fêtait les deux Saint-Jean en raison de leur affinité spirituelle, l'un comme annonciateur, l'autre comme témoin de la lumière.

Jean dans la maçonnerie spéculative.

Jean qui fut le patron des francs-maçons constructeurs est, par voie naturelle, resté celui de la maçonnerie spéculative. Les loges bleues (celles des trois premiers grades) portent le plus souvent le titre de loges de saint Jean et le nouvel initié prête serment sur le livre saint ouvert au prologue du 4ᵉ évangile.

Pour les maçons, les deux Jean se confondent et, si la forêt des symboles diffère, l'unité ésotérique est absolument reconnue. Jean le Baptiste annonce l'approche de la lumière, la venue de l'été, l'épanouissement de la vie.

La vie d'une loge bleue est rythmée par deux grandes célébrations : la Saint-Jean d'été, fête du Baptiste, le 24 juin au solstice d'été, et la Saint-Jean d'hiver, fête de l'évangéliste, le 27 décembre, près du solstice d'hiver.

Signalons qu'à ces deux Jean, certains exégètes ont pu rattacher, par homophonie, d'une part « Eanus », divinité égyptienne représentée par l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité et de l'éternel recommencement, d'autre part « Janus », dieu latin, dieu aux deux visages, l'un jeune, l'autre vieux, qui joint le passé à l'avenir mais qui, en tant que dieu du seuil et de la porte, préside aussi au passage de l'extérieur à l'intérieur, c'est-à-dire à la transition du profane au sacré.

Au-delà de cette tradition, nous pouvons toutefois nous demander, à la lumière des réflexions issues des recherches contemporaines, si le vocable de Jean ne recouvre pas une réalité d'une profondeur symbolique et ésotérique beaucoup plus riche que généralement admis.

On ne saurait là-dessus suivre sans réserve Paul Naudon lorsqu'il affirme dans son ouvrage sur « Les loges de saint Jean » que « les controverses sur les multiples origines de Jean n'ont qu'un intérêt secondaire puisque la tradition qui distingue uniquement les deux Saint-Jean – mais les distingue-t-elle au fond ? – demeure en la matière la seule à retenir du point de vue symbolique ».

Le problème, en tout cas, mérite d'être examiné avec plus de détails. Rien ne permet, à priori, d'écarter l'idée que la complexité du thème johannique ne puisse ouvrir à la réflexion ésotérique des perspectives nouvelles.

Jean, c'est d'abord le Baptiste...

Jean le Baptiste.

Car tout commence par le Baptiste...

Jean, dont le nom signifie à la fois « IAVEH FAIT GRÂCE » et « FAVORISÉ DE LA LUMIÈRE » sera l'enfant de la promesse divine. Sa naissance est annoncée dans le sanctuaire même par l'ange des visions de Daniel et la présence de l'esprit saint dans l'enfant est gage de charismes prophétiques.

> « Il s'est levé sur nous un astre d'en-haut, afin d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, afin de diriger nos pas dans le chemin de la paix ».
>
> (Évangile selon Luc)

Jean est celui qui ouvre la voie. Tout laisse maintenant à penser que, disciple des esséniens, ou plutôt élève des esséniens, il en possédait les enseignements dans les parties les plus secrètes, en particulier le rôle du baptême purificateur.

Baptisant qui venait à lui dans le désert – pourvu qu'il ait le cœur pur – il a rompu d'une certaine manière les secrets de la secte de Qumrán.

Le Baptiste est aussi celui qui détient, dès le début, « la Parole ». Au solstice d'été, le soleil entre dans le signe du Cancer, domicile de la Lune. Or, la lune est la planète de la mémoire. N'est-il pas étrange que le nom de Jean ait permis à son père Zacharie de retrouver l'usage de la parole qu'il avait perdu ? Quels échos cela n'éveille-t-il pas pour les adeptes à la recherche de la « Parole perdue » ?

La lumière perdue et retrouvée.

Jean baptisait vêtu d'une peau de bête : « Ce Jean, dit Matthieu, avait son vêtement fait de poils de chameau et un pagne autour de ses reins ». Or, il est dit au chapitre 3 de la Genèse qu'après la faute et la perte par Adam de son corps glorieux, YAHVÉ fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit.

La tunique de peau, avec le poil apparent à l'extérieur, exprime le double symbole de la perte de la lumière intérieure et, corrélativement, du début de la longue quête de l'homme pour reconquérir l'état édénique perdu. L'homme est donc désormais « non-encore lumière », à la fois perfection par ce que Dieu lui a donné et non-perfection par ce qui lui a été ôté.

Cette tunique de peau dont Dieu recouvre l'Adam originel, c'est la « non-lumière » à laquelle s'identifie l'homme jusqu'à la venue de celui qui justement apporte la lumière. La peau apparaît en corrélation avec l'opacité qui fait obstacle à toute réelle conscience. Or, le Baptiste a reçu le pouvoir de faire « re-naître » spirituellement par le baptême. La réouverture de sa conscience fait du baptisé un être en marche vers une nouvelle tunique de lumière, il va « rentrer dans son être » et, dès lors, sa mort se trouve inscrite dans l'ordre immuable du devenir de l'homme.

Jean l'apôtre

Or, Jean l'apôtre a reçu du Christ, par le baiser donné sur la bouche, l'initiation suprême qui autorise le retour à l'état de l'Adam avant la faute originelle.

Il existe, au chapitre 14 de l'évangile de Marc, un passage trop souvent négligé et qui peut revêtir ici pour nous une importance capitale. Il y est dit :

> « Les autres mirent la main sur lui et l'arrêtèrent. Et ses disciples, l'abandonnant, prirent tous la fuite. Un jeune homme le suivait, n'ayant pour tout vêtement qu'un drap, et on le saisit ; mais ce dernier, lâchant le drap, s'enfuit tout nu. »

Il n'est pas du tout invraisemblable que cet épisode concerne Jean, le disciple bien-aimé. Il figurerait alors l'Adam, retrouvé dans sa pureté originelle.

Cet épisode deviendrait de ce fait le pivot unifiant de la symbolique qui se développe autour de l'entité appelée Jean, celui qui, par la richesse et la profondeur de son symbolisme, révèle la lumière initiatique (au sens d'*initium*), par opposition aux ténèbres secondes du sens commun, à ceux qui ont reçu le baptême purificateur.

Constatons tout d'abord que l'exégèse théologique ne saurait s'appuyer avec conséquence sur la science du symbolisme sans s'exposer à avoir à renoncer aux dogmes qu'elle a pour mission de justifier et de préserver. Peut-être que, dans le passé, nos interprétations n'ont pas toujours été empreintes d'une suffisante indépendance par rapport aux interprétations teintées de dogmatisme ou, à tout le moins, de traditionalisme.

En ce qui concerne le prologue de l'évangile de Jean, le texte canonique dit, par exemple, ceci :

> « Au commencement était le Verbe et le Verbe était près de Dieu et le verbe était Dieu. »

Certaines études récentes sur les évangiles basées sur la rétroversion au texte hébreu primitif aboutissent, pour leur part en toute logique, au sens suivant :

> « À l'origine de toute chose il y a eu, il y a et il y aura l'expression d'une volonté, et cette volonté n'est autre que Dieu car l'expression d'une volonté est l'attribut même d'un dieu. »

Signalons aussi, pour sa part, la richesse de l'approche guématrique qui n'est d'ailleurs elle-même possible qu'à partir d'un texte original hébreu et non pas à partir d'un texte grec qui ne peut se prêter à ce type d'étude. C'est ainsi que la guématrie du premier verset de la Thora est égale à 2701 :

« Au commencement	913
Dieu	203
Créa	86
Le ciel	796
Et la terre	703
	2701 »

La guématrie du premier verset du prologue de Jean est également de 2701, mais uniquement en rétroversion hébraïque. En grec, l'équivalence ne fonctionne plus !

Ceci nous amène à cette réflexion que tout n'a donc pas été dit, loin de là, sur la richesse ésotérique d'un texte par lequel l'intention de l'Évangéliste lui-même est de conduire le lecteur à la recherche du sens profond qui se tient derrière le récit, bâti sur deux, voire sur trois niveaux de lecture différents. Le Jésus historique cède alors la place à un moyen d'expression symbolique ; l'attitude de l'homme sanctifié n'est plus que le moyen choisi pour souligner le contraste, que d'aucuns ont jugé inconciliable, entre la compréhension littérale et l'expression symbolique.

Jean le Multiple et l'Un.

Nous avons donc, traditionnellement, d'une part Jean le Baptiste, de l'autre le disciple et évangéliste, deux faces d'une même entité symbolique.

En réalité, nous savons maintenant que les recherches entreprises par l'exégèse contemporaine offrent des perspectives toutes nouvelles par lesquelles le personnage de Jean apparaît comme beaucoup plus complexe et, par là même, beaucoup plus riche aussi la symbolique générée par lui.

Il est maintenant communément admis, y compris par la recherche dogmatique régulière, que Jean le disciple aimé du Christ, n'est pas forcément identifiable au Jean du 4e évangile et, qu'en tout cas, l'Apocalypse (ou les apocalypses) ne sauraient lui être attribuées. Cette opinion partagée notamment pare le R.P. Boismart, professeur à l'école biblique de Jérusalem, se fonde à la fois sur l'examen de coïncidences historiques et sur l'étude structurelle des textes.

Selon cette approche, nous n'aurions pas un mais trois rédacteurs successifs ayant existé entre les années 50 et le début du deuxième siècle. Cela mériterait un article spécifique et complexe qui dépasserait les limites du présent travail. Sur ce point particulier on se reportera, avec intérêt, au très intéressant essai de reconstitution des textes originels auquel s'est livré Henri Stierlin dans son ouvrage intitulé « La vérité de l'Apocalypse ». Disons simplement que l'auteur, partant du constat de l'existence dans le texte de redites, de doublets, de ruptures de rythmes et de style, montre que plusieurs textes, ayant chacun leur propre logique, leur propre but et leur propre unité symbolique se trouvent imbriqués les uns dans les autres.

Rappelons que ce genre d'analyse a également été appliquée avec succès à l'Ancien Testament et a, là aussi, fait ressortir la juxtaposition de plusieurs récits et de plusieurs traditions issues d'écoles sacerdotales différentes.

Mais, pour ce qui nous concerne, l'intérêt naît de ce que, sous la multiplicité apparente, demeure toujours l'unité symbolique fondamentale attachée au patronyme de Jean.

Car ce qu'il y a d'abord de remarquable, c'est que ses différents auteurs renonçant à signer leur œuvre, aient cru devoir écrire sous le nom et au nom de Jean, ce qui a entraîné les traducteurs ou les copistes à attribuer ces divers écrits à un seul auteur.

Ceci donne, à n'en pas douter, une indication du renom de l'auteur du 4e évangile dans les milieux juifs ou chrétiens cultivés, c'est-à-dire hellénisés, de la diaspora.

Ainsi, sous le multiple (et il ne s'agit pas seulement de deux personnages mais, selon les critiques, de quatre, voire de cinq) demeure l'unité fondamentale d'une même quête symbolique de la Lumière.

À l'origine, le Baptiste a annoncé sa venue, c'est-à-dire l'aube d'une nouvelle culture universelle dans laquelle le « Soi », libéré des formes particulières propres à telle ou telle religion, peut espérer, en déployant l'élan qui lui est propre, reconquérir sa nature fondamentale. Cet espoir, cette certitude sont reprises par Jean l'Évangéliste qui, lui, témoigne de la Lumière par le biais de la nécessité d'une conversion aux valeurs d'intériorité, les seules réelles face à la dogmatisation sclérosée et sclérosante. Cette nécessité, c'est celle d'une « re-naissance » individuelle voulue par l'individu.

> « En vérité, je vous le dis, nul ne connaîtra le Royaume du Père s'il ne naît une deuxième fois. »

Est-il besoin de souligner au passage le parallélisme entre cette « re-naissance » qui ouvre le Royaume de Lumière et le passage en franc-maçonnerie et en martinisme du monde profane au monde initiatique ?

C'est finalement le cycle johannique des Apocalypses qui donne à cet espoir son aboutissement. Le monde des ténèbres va faire place à celui de la lumière et la Jérusalem céleste est enfin à la portée des élus.

Voilà les trois étapes admises d'une démarche porteuse, pour les siècles à venir, d'une dynamique que même la mécompréhension dogmatisante ne parviendra pas à entraver.

Pérennité du message johannique.

Parallèlement à l'héritage dogmatique de l'Église exotérique de Pierre, parallèlement aussi aux lambeaux d'héritage de l'École pythagoricienne dont l'invention récente de la Basilique de la « Porta Maggiore » à Rome a montré la persistance au-delà du IVe siècle, cet héritage spirituel sera recueilli, après s'être occulté aux IVe et Ve siècles, par certaines organisations traditionnelles.

Remarquons cependant qu'il y a eu une véritable survivance physique de l'Église ésotérique de Jean sous différentes formes et à différentes époques. C'est ainsi qu'on est surpris de rencontrer, dans les « Actes » des Apôtres, un disciple du Baptiste, une quinzaine d'années après la crucifixion de Jésus. C'est Apollos, un Alexandrin versé dans les Écritures, qui se livrait à Éphèse avec ardeur à une propagande pour « la voie du Seigneur » en baptisant selon le baptême de Jean. Paul, venant un peu plus tard à Éphèse, y trouve lui-même douze disciples du Baptiste. Dès lors, se pose la question de savoir si ces communautés ont bien disparu par la suite et si les mandéens actuels, qui continuent de baptiser dans les eaux de l'Euphrate, ont de réelles raisons de se prétendre les disciples du Baptiste.

Qu'est-ce, pour sa part, que le trésor de Montségur dont la légende est parvenue jusqu'à nous et qui a suscité bien des convoitises, naïves dans la mesure où l'on n'y voyait qu'un amas de richesses matérielles ? Les cathares auraient bien pu être les détenteurs d'une succession apostolique authentique que Rome aurait voulu ignorer. À ce titre, ils constitueraient la véritable Église et relèveraient d'un christianisme johannique antérieur à l'orthodoxie de l'Église de Paul qui devait devenir celle de la Grande Église.

Ainsi le trésor que les cathares auraient emporté de Montségur ne serait pas matériel ; ce serait la succession apostolique, corrélative d'une doctrine johannite, germe du plus ancien christianisme à retrouver...

Aujourd'hui encore les chefs religieux des alaouites seraient détenteurs de la doctrine que le Christ aurait enseignée à Jean, et à lui seul. Ce secret comprendrait notamment une approche symboli-

que originale de la notion de lumière et une conception unique du « Logos », qualité de l'Univers volontaire. Là, serait le vrai secret du Graal au dire même des alaouites.

Pour ce qui est par ailleurs de la vénération rendue à Jean, on a, fort justement, appelé l'attention sur le caractère religieux des corporations antiques auxquelles succéderont les confréries monastiques de bâtisseurs du Moyen Âge, puis les communautés de métiers et la maçonnerie opérative et, enfin, dernière héritière de la tradition ininterrompue, la maçonnerie spéculative jusqu'à aujourd'hui.

Il y a également à travers les siècles, le magnifique témoignage des œuvres d'art : sculptures des façades de nos cathédrales, vitraux riches de couleurs et de symboles, qui ont transmis le message de Jean à ceux qui ont su ou savent encore le déchiffrer. Je n'en citerai que quelques-uns parmi les plus riches en symboles :

- À *Sainte-Marie-aux-Fonts* de Liège, on voit Jean baptiser le philosophe Craton dans une cuve qui repose sur douze bœufs, images des prophètes aussi bien que des apôtres. La symbolique réunit ici, sur la seule personne du Baptiste, l'ancienne et la nouvelle loi.
- Il y a la splendide statue en argent massif de Saint-Jean de Latran à Rome, entourée des sept cerfs du même métal précieux. 7, les sept dons de l'Esprit-Saint, mais aussi les sept maîtres qui, en maçonnerie, rendent la loge juste et parfaite.
- Il y a cet admirable vitrail de l'église romane de Saint-Rémy à Reims où les deux Jean ne font qu'un (encore une fois le multiple et l'Un) : deux corps, une tête sur laquelle flamboient deux tournesols, images des solstices et tournant évidemment en sens opposé.
- Il y a, bien sûr, l'admirable tableau de Léonard de Vinci, avec le sourire si mystérieux du saint, où l'on voit Jésus, en position de néophyte, un genou à terre, recevoir la bénédiction de Jean dont la propriété initiatique est ici évidente.

Ainsi, pour nous, dont les précurseurs se proclamaient en plein Moyen Âge « Frères de Jean », Jean est bien le symbole de l'Unité sous le Multiple ; il est celui qui ouvre la voie en clamant l'aube nouvelle, il est celui qui éclaire le chemin par la lumière révélée, il est

celui qui annonce la fin de l'Empire des ténèbres et la venue de la Cité nouvelle, don de la volonté de Dieu, c'est-à-dire du « Logos », mais aussi récompense des hommes de volonté et d'espérance comme le sont les authentiques francs-maçons et de désir comme le sont les martinistes.

Nous avons reçu de Serge Le Guyader
un courriel dédié à la mémoire
de Marc Bariteau et que nous reproduisons ci-dessous.
C'est un lien d'amitié sincère et fraternel
qui ne saurait être,
indépendamment de tout choix philosophique
concernant la mort,
distendu par la séparation physique.

Cher ami,

C'est avec une émotion toute particulière que je fais écho aujourd'hui à l'hommage mérité que tu rends à notre collaborateur Marc Bariteau. Décédé le 12 avril 2000 et inhumé au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux le 18 avril, Marc fut pour moi, plus qu'un frère, un véritable ami. Nous nous étions rencontrés pour la première fois lors de mon initiation à la « Rose écossaise » (GLNF) en mai 1990. Je ne tardai pas à découvrir chez lui, non seulement une érudition exceptionnelle en matière de symbolisme, mais aussi la volonté d'une véritable quête spirituelle dont il souffrait que si peu de gens n'en ressentissent réellement le besoin.

C'est certainement cette quête si forte et si intense qu'il a voulu réaffirmer une dernière fois à travers son magnifique éditorial « Arbre, mon ami, mon frère » que les lecteurs de la revue auront découvert dans le premier numéro de 2000. « *Nos oreilles résonnent encore aujourd'hui du bruit des tronçonneuses. Or, si l'on s'est longuement étendu sur les problèmes matériels, personne, à ma connaissance, n'a entrevu, par la puissance symbolique de l'arbre, le ravage spirituel que représente la disparition simultanée de mil-*

liers d'entre eux. Comme si un fusible géant avait sauté entre la terre et le ciel. »

Notre cher marc ne croyait pas si bien dire. Sait-on en effet que peu de temps avent l'éclipse de soleil du 11 août 1999, une éclipse totale de lune, le 28 juillet de la même année, projeta sur la terre un cône d'ombre dont une partie de l'itinéraire coïncide étrangement avec le trajet de la tempête de décembre dernier ? Certains n'y verront qu'une malheureuse coïncidence, mais il faut bien avouer qu'en ces temps de changement d'ère, tout peut ressembler à une coïncidence.

Comme moi, Marc pensait que l'humanité était déjà entrée dans la période apocalyptique annoncée par les Écritures et, comme moi, il pensait que les hommes devaient se préparer bientôt à une grande révélation (le mot « apocalypse » vient du grec et signifie « révélation »). Ensemble, nous avons travaillé à la recherche de la Vérité et, ensemble, nous avons découvert de nombreux points d'intersection entre les chemins que nous suivions au départ séparément.

Enfin est-il besoin de préciser que c'est grâce à Marc que j'ai découvert et rejoint le martinisme ?

On pouvait lui reprocher parfois son manque de modernisme (il était à la fois étonné par l'essor des technologies modernes et effrayé par le brassage inconsidéré des cultures et de la domination mortelle de l'étasunisme !) et ses goûts, quelque peu vieille France, mais ce serait là méconnaître son sens profond des valeurs essentielles de la civilisation..

Pour conclure, je dirai : non, tu n'es pas mort, et comme l'arbre tu es un être vivant et, même dans l'au-delà, ton âme travaille, car celui qui cherche inlassablement ne meurt jamais.

Serge Le Guyader

Serge CAILLET

LE VICOMTE DE LAPASSE ET LA ROSE-CROIX DE TOULOUSE [1]

On évoque souvent la Rose-Croix de Toulouse, comme un ordre énigmatique fondé alentour 1850, écrit-on ici ou là, par le vicomte Louis Charles Édouard de Lapasse (1792-1869) [2], qui passait de son vivant déjà, pour un initié rosicrucien, voire pour rose-croix, et qui exerça à Toulouse la médecine spagyrique. D'aucuns y voient l'origine de l'Ordre de la Rose-Croix catholique de Joséphin Péladan, qui essaima après la mort du sâr, en des cercles rosicruciens qui florirent en Belgique et alentour sous l'égide de Sâr Hiéronymus, alias Emile Dantinne (1884 –1969), et, de là, diffusèrent en territoires limitrophes. Ne faudrait-il pas y voir aussi l'origine de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, officiellement fondé en 1888 par Stanislas de Guaita, qui avait rassemblé quelques compagnons après avoir été l'élève de Péladan ? Faudrait-il y voir enfin l'organisation dont s'est réclamé H. Spencer Lewis (1883-1939), fondateur en 1915, de l'Ordre rosicrucien AMORC, aux États-Unis, avant de collaborer avec Dantinne et les rosicruciens européens, notamment dans le cadre de la Fédération universelle des ordres et sociétés initiatiques (FUDOSI), dans les années trente ? La Rose-Croix de Toulouse, elle-même

[1] La présente étude est une version revue, corrigée et augmentée du chapitre intitulé « Du vicomte de Lapasse à la Rose-Croix toulousaine », de notre *Sâr Hiéronymus et la FUDOSI* (Paris, Cariscript, 1986) dont une nouvelle édition, en préparation, paraîtra ici même en feuilleton, grâce à la fraternelle obligeance d'Yves-Fred Boisset à qui grand merci. Ces textes seront ensuite repris en volume sous le titre *Les Sârs de la Rose-Croix*.

[2] Cf. le *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident* publié sous la direction de Pierre Mariel, Paris, Culture, Art, Loisirs, 1971, p. 373-374, qui tient peut-être l'information de Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, tome I, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964, p. 363. Paul Vulliaud, avec lequel Joséphin Péladan avait collaboré aux *Entretiens idéalistes*, évoque lui aussi, sans plus de détail hélas, « la branche de Toulouse » dont Lapasse représentait, dit-il, tous les ancêtres (*ap.* André Billy, *Stanislas de Guaita*, Paris, Mercure de France, 1971, p. 175). Plus récemment, Gérard Galtier a réalisé un travail très utile en recensant les « rose-croix de Toulouse » ou supposés tels : *Maçonnerie égyptienne, Rose-Croix et néo-chevalerie*, Editions du Rocher, 1989, pp. 219-244.

héritière, dit-on, de courants plus anciens qui la rattacheraient ainsi à certaines sociétés initiatiques du XVIIIe siècle, se situe donc à un carrefour entre certains ordres contemporains et d'anciennes lignées rosicruciennes. En l'espèce, rien n'est simple. Démêlons l'écheveau, en commençant par le singulier vicomte de Lapasse, présumé fondateur de la Rose-Croix de Toulouse.

LA NOBLE MAISON DE LAPASSE

La maison de Lapasse, d'origine espagnole, s'est illustrée à plus d'un titre au service des comtes de Foix, depuis la dernière décennie du XIe siècle et principalement à titre militaire. Dans un *Éloge de M. le vicomte de Lapasse,* présenté à l'Académie des jeux floraux, en 1869, le comte Fernand de Rességuier, dont l'information sur la vie profane du vicomte est tout aussi sûre qu'indispensable, résume comme suit l'histoire des Lapasse :

« La famille Lapasse comptait parmi les meilleures de nos contrées. L'illustration qu'elle s'était acquise au sein de nos provinces méridionales, et en particulier à la Cour des comtes de Foix, était éminemment chevaleresque. Les Lapasse, originaires d'Espagne, avaient été depuis l'an1090 les vassaux et les compagnons de cette noble famille de Foix, dont la vaillance a laissé, dans nos contrées, tant de souvenirs et dont la Cour formait au Moyen Âge, avec celle des comtes de Toulouse et des vicomtes de Béarn, les centres de tout le mouvement politique et social de notre Midi. Les croisades, la guerre des Albigeois et l'occupation de la Guyenne par les Anglais, ces trois aspects de notre vie locale au Moyen Âge, de même que les descentes guerrières accomplies en Italie et en Espagne, nous montrent les Lapasse toujours au premier rang, défendant par l'épée sur les champs de bataille, ou par la parole dans les conseils, les intérêts de leur souverain. On les rencontre aux batailles de Ravenne, de Pavie, de Cerisoles. Ils sont tantôt en Aragon ou à Tunis, tantôt en Terre-Sainte ou en Flandre et partout, fidèles à une invariable tradition, ils vivent et meurent au service de la maison de Foix. Et plus tard, lorsque ce pays revint à la couronne et que par voie d'héritages successifs Foix, Béarn et Navarre se fondirent dans l'unité française, les Lapasse restèrent au pays natal et les différentes branches de leur maison témoignèrent d'un

attachement remarquable pour la province qui fut leur berceau » [1].

Louis Charles Édouard de Lapasse, leur descendant, témoignera quant à lui de son attachement à la bonne ville de Toulouse qui le verra naître et où il ne tardera pas de s'illustrer à plus d'un titre.

LOUIS CHARLES ÉDOUARD DE LAPASSE

Comme égaré au XIXe siècle, il suffisait, dit Rességuier, d'avoir croisé une seule fois le vicomte de Lapasse pour ne jamais l'oublier : « On eut été moins étonné de le rencontrer il y a cent ans dans les salons du XVIIIe siècle, entre M. de Puységur et M. de St. Germain, en pleine époque de mesmérisme et de chimériques aventures » [2].

Louis Charles Edouard de Lapasse est né à Toulouse le 21 janvier 1792, à huit heures du matin, précise l'acte de naissance, de Louis Antoine Bernard Lapasse (dont le titre de vicomte et la particule avaient été omis pour cause de Révolution) et de Charlotte Cardaillac (née de Cardaillac sans doute), son épouse [3]. C'est en se cachant dans un faubourg de Toulouse que le couple et l'enfant échappent aux recherches du comité révolutionnaire sur la liste noire duquel les Lapasse figurent en bonne place. Dans son éducation, sa mère tient une place importante, qui selon Rességuier lui apprendra deux vérités utiles dont il se souviendra sa vie durant : « la première, c'est qu'elle attendait de lui quelque chose de bon ; la seconde, c'est qu'il devait surtout compter sur ses propres forces pour le réaliser » [4]. En de meilleurs jours, le jeune Édouard suit ses études secondaires au Lycée de Bordeaux, puis il entre à l'École de droit de Toulouse [5], où il se familiarise notamment avec les lan-

---

[1] Comte Fernand de Rességuier, *Éloge de M. le vicomte de Lapasse*, Académie des jeux floraux, Toulouse, imprimerie Douladoure, 1869, pp. 6 et 7. Sur la famille Lapasse elle-même, on peut se reporter à R. de Lapasse, *Généalogie et histoire de la maison de Lapasse en Foix, Languedoc, Guyenne et Gascogne (1090-1932)*, Toulouse, imp. Douladoure, 1932.

[2] Rességuier, *Eloge...*, *op. cit.*, p. 5.

[3] Archives municipales de Toulouse, Saint-Exupere, folio 7 verso, cote GG 406. Ont été témoins Jean Joseph Stanislas Roquemaurel, et Bernard Périgne, cordonnier.

[4] Rességuier, *Eloge*, *op. cit.*, p. 7.

[5] Ces précieuses informations viennent du comte de Rességuier à qui j'aurai recours à maintes reprises. D'autres sont à rechercher sous la signature de l'abbé Barthélemy-Marie Carrière, « Eloge de M. le vicomte de Lapasse », *Mémoires de la So-*

gues mortes, et dont il sort, probablement en 1812 ou 1813, je ne sais si c'est avec ou sans diplôme. Dès lors, il sacrifie aux muses, et ne cessera plus, sa vie durant, de s'occuper de lettres et de poésie, entre autres activités qui furent nombreuses, comme nous verrons. Voici dès à présent un témoignage critique de Rességuier, son collègue de l'Académie des jeux floraux : « Je retrouve dans les volumineux papiers qu'il a laissés, conservés avec soin, copiés avec ordre et attachés par une faveur bleue légèrement fanée, des cahiers de poésie qui nous prouvent le prix que l'auteur attachait à ses compositions. Par le fond et par la forme cependant, ces poèmes sont fanés eux aussi. Ils exhalent un parfum contemporain des années qui précédèrent le renouvellement des lettres sous la Restauration » [1].

DIPLOMATE

En 1814, Lapasse s'essaie au métier des armes, comme volontaire à la bataille livrée aux Anglais par le maréchal Soult, en banlieue toulousaine. Mais son enthousiasme militaire sera de courte durée, sans doute le temps, dit Rességuier, d'un « moment d'effervescence juvénile où il méconnaissait ses véritables aptitudes » [2]. Peut-être aussi afin de s'inscrire dans la lignée chevaleresque de ses ancêtres. En tout cas, il abandonne assez vite les chevau-légers du roi pour envisager un emploi diplomatique. Dès 1815 peut-être, en 1816 au plus tard, Louis Charles Édouard est introduit par sa mère auprès du marquis d'Osmond, ambassadeur du roi Louis XVIII à Londres, son parent. Là, il travaille à l'ambassade et entre ainsi de plein pied dans le petit monde de la diplomatie de la Restauration. Il semble que, très vite il soit remarqué puisqu'il participe au Congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, aux côtés du duc de Richelieu, premier ministre du roi. La même année, il représente la France comme chargé d'affaires à Hanovre. C'est là qu'il se marie avec Mlle de Lagarde, « riche héritière d'une famille justement estimée » [3]. Puis, le poste d'ambassadeur à Berne étant devenu vacant, il y est envoyé en 1824.

---

ciété archéologique du Midi de la France, tome IX, 1872, pp. 153-165.

[1] *Eloge..., op. cit.*, p. 9.

[2] *Idem*, p. 10.

[3] *Idem*, p. 11.

Rességuier raconte : « Sa maison devint bientôt le centre et le refuge de la société suisse, car pour lui la diplomatie n'était point seulement l'étude assidue des questions internationales et la protection des intérêts en souffrance, c'était aussi l'apostolat journalier de l'influence française, pratiquée à l'aide du charme de la vie sociale. Son salon lui servait autant que son cabinet de travail et il aimait à continuer le soir l'œuvre du matin dans des entretiens brillants ou des réunions élégantes qu'il provoquait sans cesse » [1].

Deux ans après son arrivée à Berne, premier drame : sa jeune épouse succombe en mettant au monde leur premier enfant, Marie, qui vivra et vers laquelle il portera, je crois, toute son affection. Durement éprouvé, il demande et obtient la faveur de quitter Berne. En 1828, on le nomme à Naples où il reprend peu à peu goût à la vie. Il s'y consacre à l'archéologie « profitant de ses moindres loisirs pour visiter et explorer à fond cette terre des arts et des ruines » [2], et surtout à la médecine. Rességuier témoigne : « Ces travaux ne lui faisaient pas cependant négliger son rôle officiel. Sa position à la cour et dans le monde était digne d'envie, et il nous a été personnellement donné, vingt ans après lui, de trouver encore vivantes les traces de son passage dans cette société napolitaine »[3].

C'est à Naples, en 1830, que la Révolution de Juillet le surprend, quand Louis-Philippe le fait appeler afin qu'il lui rende des comptes sur sa mission au service de Louis XVIII. À la suite de cette rencontre avec le roi, le vicomte met fin, en 1831, à sa carrière diplomatique, et se lance dans la défense de la cause royaliste légitimiste. Il vit désormais à Paris où il collabore notamment au *Rénovateur* et à *la Quotidienne,* et fonde une nouvelle banque, l'Omnium, où il perd d'ailleurs une partie de sa fortune.

La famille Osmond à laquelle il est lié par sa mère, lui ouvre alors le salon de la comtesse de Boigne [4] où il côtoie notamment Rémusat, Biot, Flourens, Valmy, Lourdoneix, Laurentie et Berryer.

---

[1] *Idem.*

[2] *Idem*, p. 12.

[3] *Idem*, p. 13.

[4] *Éloge...*, *op. cit.*, p. 13-14. Il n'est pas impossible que la fameuse Rose-Croix toulousaine ait eu, outre son caractère ésotérique, des préoccupations d'ordre politique, en faveur d'un régime monarchiste légitimiste.

GUÉRISSEUR ET SPAGYRISTE

À Naples, selon l'incontournable Rességuier, le vicomte s'occupe pour la première fois de médecine. En l'espèce, son témoignage est capital : « L'École de Salerne, déchue de sa splendeur, fut pour lui une institutrice autorisée. On le vit rechercher les praticiens célèbres, s'isoler et se recueillir parfois dans des couvents. Demander aux bibliothèques poudreuses des abbayes de la Cava, du Mont-Cassin et de Montréal, les trésors contenus dans leurs chartes ; et a l'en croire aussi, ce fut dans ces monastères qu'il recueillit les précieuses et secrètes informations médicales qui servirent plus tard de base au système hygiénique dont il fut l'inventeur » [1]. Entre 1825 et 1831, date de son retour en France, Lapasse met donc à profit son séjour à Naples pour l'étude de la médecine, et à la même époque sans doute, il aurait séjourné en Sicile, à Palerme ou environs. Toutefois, Rességuier mentionne un second séjour de Louis Charles Édouard en Sicile, vers 1840, pour une nouvelle campagne de recherches médicales, ou, précise-t-il, il partit malade et revint guéri [2]!

Selon Rességuier, le vicomte aurait ensuite vécu à Paris, depuis son retour d'Italie, en 1831, jusqu'en 1842 ou environ, époque de son installation à Toulouse, qui précise que, vers 1842, quand il reprit le chemin du midi, le vicomte tomba malade, et qui ajoute que le malade engendra chez lui le médecin. « Il lut tout ce que la science médicale moderne a publié de remarquable, et put soutenir sinon une thèse officielle du moins un assaut libre, au sortir duquel les meilleurs praticiens de la faculté de Montpellier lui décernèrent les éloges les plus encourageants » [3]. Cet « assaut libre », qui ne constituait point une thèse en règle, correspond certainement à son premier ouvrage, publié en 1845, intitulé *Considérations sur la durée de la vie humaine et les moyens de la prolonger* [4].

En revanche, pour Simon Brugal qui lui a consacré un chapitre de ses *Excentriques disparus* [5], il faudrait retarder de plus d'une décennie la date de ce retour au pays natal, d'autant que Louis

[1] *Idem.*, p. 13.
[2] *Idem.*, p. 17.
[3] *Idem*, pp. 16-17.
[4] Toulouse, imp. de Vve Dieulafoy, 1845, In 4 XI-198 pp. dont un exemplaire se trouve conservé à la Bibliothèque nationale.
[5] Simon Brugal, *Excentriques disparus*, Toulouse, Privat, 1890.

Charles Édouard se serait inscrit pour quelque temps comme étudiant libre de la Faculté de médecine de Paris, à l'âge de soixante ans, soit vers 1852. Ensuite seulement, il serait rentré à Toulouse [1].

Après un nouveau séjour en Sicile, Louis Charles Édouard ouvre enfin à Toulouse un cabinet médical où il exerce, le plus souvent gratuitement, sa médecine. De Rességuier toujours : « Car plus heureux que beaucoup de médecins en titre, M. de Lapasse avait des malades. Les uns étaient de charmantes jeunes femmes qu'il tenait sous l'emprise de ses mystérieuses doctrines et qui lui présentaient à guérir le cortège désolant de leurs migraines, de leurs gastrites et de leurs névralgies. A celles-là, sans doute, après avoir d'un air doctoral tâté le pouls, et s'être aidé à l'approche de la formule d'une prise auxiliaire dans sa grande tabatière d'or, il ordonnait gravement le bal, le spectacle ou des bonbons. Les autres étaient de pauvres gens abandonnés auxquels il ne se contentait point de porter seulement l'espérance, mais qu'il soutenait sans cesse par d'abondantes aumônes - je vous laisse à penser les doux et précieux honoraires que M. de Lapasse doit avoir ainsi recueillis ! » [2] Lapasse, selon Brugal « guérissait principalement l'épilepsie, l'hystérie, la phtisie et les rhumatismes – maladies pour lesquelles il avait découvert des spécifiques souverains » [3].

Il publie alors deux nouveaux ouvrages : en 1860, un *Essai sur la conservation de la vie humaine* [4], puis en 1861, *Hygiène de longévité, guérison des migraines, maux d'estomac, maux de nerfs et vapeurs* [5]. Il prend part aux recherches de la Société archéologique du Midi de la France [6] et adhère à la Société d'agriculture de la Haute-Garonne [7].

« Quand venaient les chaleurs de l'été, M. de Lapasse s'absentait volontiers. Il allait se retremper dans le nord de la France où il entretenait de nombreuses relations, voir Mme de la

---

[1] *Excentriques disparus, op. cit.*, pp. 104-105.
[2] *Éloge..., op. cit.*, p. 20.
[3] *Excentriques disparus*, op. cit., p. 105.
[4] Paris, V. Masson, In 8° VII-488 pp.
[5] Paris, V. Masson et fils, In 8° XXI- 171 pp.
[6] On lui doit une *Notice sur les découvertes les plus récentes faites par divers membres de la Société archéologique du Midi de la France,* Paris, imp. Impériale, 1865, 7 pp.
[7] Il collabore au *Journal d'agriculture pratique et d'économie rurale pour le Midi de la France,* dans lequel seront publiés ses Eloges de M. le vicomte de Panat et de M. le marquis de Saint Félix Mauremont, prononçés à la Société d'agriculture respectivement en 1861 et 1867.

Bourdonnaye, sa fille, qu'il avait noblement mariée en Bretagne, traversait Paris, respirait un instant l'air d'Arcachon qui lui était salutaire et revenait à la fin de l'automne reprendre ses quartiers d'hiver à Toulouse. Là, son retour était toujours une fête ! Il rapportait de ses voyages les nouvelles du monde, l'anecdote du jour, le mot du moment, la découverte de la veille, voire même celle du lendemain et enfin la chronique politique d'autant plus écoutée qu'*elle était toujours inédite* » [1].

En 1865, il se vit élire au Conseil municipal de Toulouse où il resta peu. En 1867, un dernier hommage lui sera rendu par son admission à l'Académie des jeux floraux de Toulouse, qui avait notamment apprécié son opuscule *Les Rêveries d'un vieux toulousain*, et il prononça ses remerciements lors de la séance du 12 mai 1867 [2].

Après la mort prématurée de sa fille, Marie, le vicomte se rapprocha plus encore sans doute de sa vieille mère, auprès de laquelle il aimait vivre, et qu'il entourait, à ce qu'il paraît, de soins multiples et affectueux. Par exemple, il n'oubliait pas, rapporte Brugal, de lui servir tous les matins sept gouttes de son élixir « stomatico-nervin » a base de métal aurifère. Sa mère mourra *presque centenaire, et il partira alors se reposer chez son cousin,* M. de Montesquiou. « C'est là, explique Rességuier, qu'en peu de jours, une maladie cruelle survint et qu'il est mort, en homme de cœur et en chrétien, avec courage et avec foi » [3]. C'est « une chute grave qui arrêta le cours de sa vie » [4], précise Brugal, sans quoi, dit-il, il aurait sans doute atteint lui aussi l'âge avancé de ceux qui bénéficiaient de son précieux élixir.

UN MYSTÉRIEUX INITIATEUR

Son secret, son élixir, le vicomte le détenait d'un mystérieux initiateur. En Sicile, selon Simon Brugal, qui se fait l'écho de propos de son ami Lapasse, le vicomte aurait en effet rencontré un certain prince Balbiani qu'il décrit lui-même comme « un vieillard aimable

[1] *Eloge..., op. cit.*, p. 21.
[2] Remerciements de M. le vte de Lapasse, mainteneur, Toulouse, imp. de J.B. Cazaux, 20 pp.
[3] *Eloge..., op. cit.*, p. 28.
[4] *Excentriques disparus, op. cit.*, p. 107.

et instruit, qui accueillait les étrangers avec une grâce charmante. Cet octogénaire avait fréquenté le célèbre Joseph Balsamo, plus connu sous le nom de Cagliostro, malgré le roman que lui a consacré, sous son vrai nom, notre immortel conteur Alexandre Dumas père. »

« Le prince Balbiani prit en affection le vicomte de Lapasse. Il aimait à causer avec lui d'hermétisme, et il encouragea son projet d'en sonder les mystères. Il fit plus : il dirigea les premiers pas du jeune adepte dans le dédale des manuscrits et des bouquins d'alchimie et de cabale qu'il possédait en grand nombre. Ce prince passait en Italie pour Rose-Croix... » [1].

Le prince Balbiani portait en permanence sur lui un flacon de cristal de roche contenant un mystérieux liquide transparent, dont il avait hérité d'un vieil ermite des environs de Palerme. « Et, ajouta-t-il, le flacon que voilà a été béni dans le temps par le Pape Benoît XIV en personne. Car il est bon que vous sachiez que s'il a excommunié les francs-maçons, ces ennemis du trône et de l'autel, il a toujours laissé libres dans ses États les frères alchimistes de la Rose-Croix. Chrétiens sincères d'ailleurs, ceux-ci demeurent étrangers à tous les partis politiques. Leur seul lien commun, aujourd'hui, c'est l'étude des doctrines qui prolongent la vie en conservant la santé ; leur but, c'est la recherche de la formule qui réalisera ces doctrines et en facilitera l'application pratique » [2]. Ces propos placés par Brugal dans la bouche du prince Balbiani s'adressant au vicomte de Lapasse, en disent long sur leur conception commune de la confrérie de la Rose-Croix.

Mais quand Brugal qualifie le prince Balbiani d'initiateur du vicomte de Lapasse, comment faut-il l'entendre ? Sans doute comme celui qui lui a ouvert la voie de la science d'Hermès, en le conseillant dans ses lectures des maîtres passés, peut-être en l'orientant dans ses travaux personnels. Mais quid d'une initiation rituelle agrégeant à quelque fraternité constituée ou à quelque chaîne séculaire ? Car la Rose-Croix, selon le prince Balbiani lui-même, n'est qu'une confrérie spirituelle.

Quant au prince Balbiani, il est inconnu au nobiliaire d'Italie. Brugal aurait-il mal entendu ou mal orthographié le nom qui lui avait été rapporté ? Où celui-ci était-il l'hiéronyme de quelque philosophe inconnu ? Au demeurant, peut-être ne faut-il pas non plus prendre

---

[1] *Excentriques disparus, op. cit.*, p. 99.
[2] *Idem*, p. 102.

à la lettre ce titre de prince qui pourrait bien avoir ici une tout autre signification. Les « comtes » de Saint Germain ou de Cagliostro étaient-ils comtes selon les usages de la noblesse ? Et combien de grades maçonniques sont ainsi désignés, à commencer par le dix-huitième degré du Rite écossais ancien et accepté, intitulé souverain prince rose-croix. Ne confondons pas cependant, exhorte Brugal, qui n'aimait guère la maçonnerie, et qui fait dire au prince Balbiani : « Le vulgaire se trompe. Les vrais Rose-Croix sont en dehors des associations maçonniques » [1].

S'agissant des maîtres du vicomte, une autre piste reste à suivre s'il faut en croire Brugal rapportant les rumeurs qui, dit-il, circulaient sur son ami : « On croyait qu'il avait été initié en Bavière par les disciples du baron d'Eckartshausen » [2]. En l'espèce, Brugal en dit peut-être moins qu'il ne sait.

LES ROSE-CROIX DE TOULOUSE

Selon Brugal encore, le vicomte serait rentré d'Italie, probablement en 1831, muni d'une lettre de recommandation au comte d'Ourches, propriétaire à Paris d'une fort belle bibliothèque des sciences occultes, qui lui aurait permis de la fréquenter à son aise [3].

Fort de quelque lignée rosicrucienne (Cagliostro ou Eckartshausen ?), Louis Charles Édouard de Lapasse a-t-il constitué à Toulouse, vers 1850, un nouvel ordre de la Rose-Croix, du genre des sociétés rosicruciennes, ou prétendues telles, qui apparaissent périodiquement depuis trois siècles ? La rumeur disons-nous s'en colporte ici ou là, et il se pourrait bien qu'elle soit fondée. Hélas, manquent encore à ce jour les éléments de première main qui permettraient enfin de savoir en quoi consistait le cercle toulousain, sans doute assez informel. [4]

---

[1] *Idem*, p. 100.
[2] Firmin Boissin, *Visionnaires et illuminés*, Paris, Liepmannssohn & Dufour, 1869.
[3] *Excentriques disparus*, *op. cit.*, p. 103.
[4] Rien à la Bibliothèque municipale de Toulouse, ou aux Archives départementales de la Haute-Garonne, autant qu'il ait été possible de le vérifier, ne semble directement se rapporter à notre objet. Quant aux fameux papiers de Lapasse, soi-disant échus à la Bibliothèque nationale, sur lesquels j'avais fondé mes espoirs, c'est en vain que nous les avons recherchés jadis avec M. Pierre Jeanin, conservateur. Mais d'autres pistes en voie d'exploration pourraient s'avérer fructueuses...

En 1860, Lapasse lui-même évoque les « Rose-Croix, société secrète dont il reste de nos jours quelques adeptes » [1] au nombre desquels nous savons désormais qu'il faut le compter. Et quand son ami, son compagnon Brugal rapporte à son endroit ces paroles du peuple toulousain: « c'est le savant qui guérit pour rien » [2], et le compare à Adrien Péladan pour la gratuité de ses traitements efficaces, ce n'est certes pas un rapprochement fortuit : « En ces dernières années, le peuple de Nîmes a rendu le même témoignage à notre regretté ami le docteur Adrien Péladan, ce Mage moderne, incompris et calomnié, plus profondément initié encore que le vicomte de Lapasse aux sciences ésotériques, et aussi dévoué que lui aux petits, aux humbles et aux souffrants » [3]. Car Adrien Péladan, selon son frère Joséphin, appartint, tout comme Firmin Boissin, alias Simon Brugal, et le vicomte de Lapasse, à la Rose-Croix de Toulouse.

En 1892, Joséphin Péladan justifie en effet ainsi sa propre lignée rosicrucienne : « Par mon frère, le Dr Adrien Péladan qui était avec Simon Brugal, de la dernière branche de la Rose-Croix, dite de Toulouse, comme les Aroux, les d'Orient, les vicomtes de Lapasse, je procède de Rosenkreutz » [4].

Le fonds Péladan de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, conserve une « Commémoration de Firmin Boissin (Simon Brugal), commandeur de la Rose-Croix du Temple, prieur de Toulouse, et doyen du conseil des 14, mort dans les bras de l'Église », signée S.P. (Sâr Péladan), qui a d'ailleurs été publiée par celui-ci dans *Comment on devient artiste*, en 1894. La voici intégralement reproduite :

« À tous ceux de Notre Ordre et à ceux de l'intellectualité, mandons en grand douloir le trépas en Dieu de Notre Commandeur et Prieur de Toulouse FIRMIN BOISSIN.

« Nous perdons en lui Notre Doyen ; il avait reçu l'accolade Rose + Cruxienne de la dernière branche de l'Ordre traditionnel, celle de Toulouse.

« En 1858, il reçut Rose + Croix Notre frère le docteur Adrien Péladan et à la mort du docteur illuminé, nous devînmes légitimement le grand Maître de cet ordre éteint, que nous avons ranimé.

---

[1] *Essai sur la conservation de la vie*, op. cit., p. 59.
[2] *Excentriques disparus, op. cit., p. 105.*
[3] *Idem*, p. 105.
[4] *Comment on devient Mage*, Paris, Chamuel, 1892.

« Firmin Boissin a écrit un admirable roman sur la Révolution dans l'Ardèche: *Jan de la Lune ;* une savante étude : *Le camp de Jalès ;* des critiques biographiques : *Les excentriques disparus ;* il a rédigé longtemps *Le Messager de Toulouse,* par nécessité. Nous le commandons à vos prières, à vos lectures et à votre mémoire. Amen » [1].

S'il faut en croire Joséphin Péladan, Boissin s'inscrit donc comme Lapasse dans une chaîne d'initiés, qui remonterait à Christian Rosenkreutz lui-même ! Les derniers maillons de cette chaîne seraient Firmin Boissin-Brugal, puis Adrien Péladan fils qui aurait, à son tour, transmis cette filiation à son frère Joséphin. Quelques lignes sur les deux maillons qui relieraient Joséphin Péladan au vicomte de Lapasse ne seront pas de trop.

Né à Vernon, en Ardèche, le 17 décembre 1835, Firmin Boissin suit le petit séminaire d'Aubenas, puis le grand séminaire de Viviers, avant de renoncer à sa vocation religieuse. Après une licence de lettres à Montpellier, il enseigne la grammaire à Cavaillon et en Avignon, puis quitte la France pour l'Espagne où il exerce quelque temps la profession d'écrivain public. Il s'installe finalement à Paris où il entre à la bibliothèque de l'Arsenal. Prenant pour pseudonyme Simon Brugal, du surnom d'un ancêtre contre-révolutionnaire, il collabore à quelques revues, séjourne à Rouen où il écrit dans le *Courrier* de la ville, de 1869 à 1870, avant de se fixer à Toulouse dont il devient en 1871 rédacteur puis rédacteur en chef et enfin directeur d'un journal conservateur catholique : *Le Messager de Toulouse.* En 1871, le vicomte de Lapasse a quitté les cieux de la ville rose depuis deux ans, mais les deux hommes se sont sans doute rencontrés bien plus tôt, à Paris. Boissin, qui relate une soirée chez la comtesse d'Albanès en présence de Lapasse, Ballanche, le comte d'Ourches, en 1839, fréquente lui aussi les milieux monarchistes et catholiques. En 1887, il est élu mainteneur des Jeux floraux. Il meurt dans son Ardèche natale, le 13 juillet 1893, à 58 ans [2].

Vers 1886, il correspondait avec Stanislas de Guaita qui, dans une lettre à Joséphin Péladan, orthographie ainsi son patronyme :

---

[1] Ms. 13205/7.

[2] Cf. Marie-France James, *Esotérisme, occultisme, franc-maçonnerie et christianisme aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1981, pp. 44-45 ; Yvonne de Blaunac, *Firmin Boissin, écrivain et journaliste*, Simone Sudre, 1987 ; Gérard Galtier, *op. cit.*, pp. 234-238.

Bois + sin, ce qui indique sans doute à ses yeux sa qualité rose-croix.[1]

Ami de Boissin-Brugal, le Dr Adrien Péladan, élève du génial abbé Lacuria et maître de son frère Joséphin est, lui aussi, un vrai méconnu. Né à Nîmes en 1844, il y est mort d'un empoisonnement accidentel en 1885, après y avoir exercé le plus souvent gratuitement la médecine. Selon un article nécrologique du *Messager de Toulouse*, curieusement signé « un rose-croix catholique » : « Le docteur Adrien Péladan était rose-croix. ». Et, selon l'auteur qui se laisse identifier sans peine avec Firmin Boissin, « appartenait à cette généreuse association notre compatriote le très catholique vicomte de Lapasse [...] De même notre regretté ami le docteur Adrien Péladan ». Le but des rose-croix catholiques, à ne point confondre, précise l'auteur avec « les rose-croix de la franc-maçonnerie », consiste « à scruter la loi mystérieuse des nombres, les secrets de l'alchimie et de la spagyrie, les arcanes de la nature – le tout pour le progrès améliorateur, pour le soulagement de l'humanité souffrante et pour la plus grande gloire de Dieu. »[2].

Un cercle dit de la Rose-Croix catholique, ou de Toulouse, qui pourrait bien avoir été constitué par le vicomte de Lapasse, et qui compta parmi les siens Firmin Boissin et Adrien Péladan, a précédé de quelques lustres les sociétés rosicruciennes de la fin du XIXe siècle. Lapasse mort en 1869, Adrien Péladan en 1885 et Boissin en 1893, Joséphin Péladan lui-même, en 1894, affirme que la Rose-Croix de Toulouse est éteinte, qu'il l'a réanimée et qu'elle ne survit donc que par son Ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal, constitué quatre ans plus tôt. Mais en dépend aussi, en partie au moins, l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix à la fondation duquel Péladan avait participé après avoir vraisemblablement reçu Guaita dans sa propre filiation.

(à suivre)

---

[1] Dr Edouard Bertholet et Emile Dantinne, *Lettres inédites de Stanislas de Guaita au Sâr Joséphin Péladan*, Neuchâtel, Editions rosicruciennes, 1952.

[2] Cet article a été commodément reproduit par Gérard Galtier, *Maçonnerie égyptienne, Rose-Croix et néo-chevalerie*, pp. 242-243.

Philippe COLLIN

Sédir et Monsieur Philippe[1]

On a beaucoup écrit sur les rapports entre Papus et Monsieur Philippe ; il a même été fait état de manifestations et d'entretiens posthumes entre les deux hommes. En revanche, on n'a rien écrit, ou trop peu, sur les rencontres entre Sédir et l'Ami de Dieu[2].

Pourquoi ce silence volontaire ?

L'influence est cependant considérable. Nous pouvons tirer l'enseignement personnel donné à Paul Sédir par Monsieur Philippe, de son œuvre toute entière tout d'abord, de documents connus comme le *Recueil de Papus*[3], d'un tri soigneusement effectué de son *Inconnu*[4], du *Bulletin des Amitiés Spirituelles* 2ème série (1928-1940)[5], du *Bulletin des Amis de Sédir* [6], beaucoup plus rare, beaucoup plus recherché, et du fameux *Cahier Rouge*[7], introuvable.[8]

Nous savons que Sédir rencontre Celui qui devait bouleverser sa vie et l'orienter *définitivement*[9] et de façon claire dans la Voie de l'Évangile un jour de 1897[10]. Issu des souvenirs qu'il consigna, nous lisons : *« La*

---

[1] Biographie à paraître : *Sédir, par et pour le Christ.*

[2] Voir Serge Caillet : *Monsieur Philippe, l'Ami de Dieu*, Paris, Dervy, 2000.

[3] Donné dans son intégralité et sans correction par Serge Caillet dans son livre.

[4] « *Un Inconnu* », in *Quelques Amis de Dieu*, 1923.

[5] Maximes & Enseignements de Sédir (n° 29, octobre 1935 ; n° 30, janvier 1936 ; n° 31, avril 1936 ; n° 32, juillet 1936).

[6] *Bulletin des Amis de Sédir*, n° entre 1913 et 1914 ; discrétion ensuite.

[7] En extrait dans Dr Philippe Encausse : *Le Maître Philippe de Lyon,* Paris, Les Éditions Traditionnelles, 11° édition, 1990, pp.159-173.

[8] Une édition de deux oeuvres de Sédir, La vie inconnue de Jésus Christ, partiellement inédite, et sa biographie de Monsieur Philippe, totalement inédite, est en préparation. Elle paraîtra en 2002 aux Éditions du Mercure dauphinois.

[9] Nous affirmons que Sédir n'a pas eu une période occultiste puis une période mystique. Nous invitons le lecteur à relire son « Cours de Mystique » qui date de 1896 ! Sédir a suivi une voie toute tracée par le Maître dès le départ de sa carrière. Je rappelle à ce sujet la parole d'Emile Besson : « Il m'a été donné de savoir que ce n'est pas la première fois que Sédir réunit ses Amis. Il l'a déjà fait dans une période de l'histoire plus bouleversée, plus tragique encore que celle que nous vivons (1948) ». L'homme était donc prédestiné. Nous aurons l'occasion de développer....

[10] Peut-être « Le 13 juillet 1897, Alice le vit à Auteuil chez le Dr Encausse. Je le rencontrai, le même jour, à la gare de Lyon (à moins que ce n'ait été le 8 9bre 1897 ; il pleuvait ».

première fois que j'entendis parler de lui, ce fut avant le mariage d'Encausse vers 1895. »

La rencontre physique a lieu en « *1897. M. Philippe était venu à Paris avec son gendre le Dr Lalande, sa fille Victoire (toute nouvellement mariée*[1]*) et sa femme née Jeanne Landar. C'était un dimanche après-midi ; j'étais chez Chamuel. On reçoit un pneumatique de Gérard Encausse nous disant de venir tout de suite pour courir la chance de rencontrer M. Philippe... Nous arrivons à Auteuil... Les enfants nous disent qu'il était parti mais qu'il prenait le train de 7 h. du soir à la Gare de Lyon. Persuadés qu'on nous servait une défaite nous allons à la gare et nous le trouvons avec sa famille et les Encausse. »*

Puis il décrit l'homme : « *Je vis un petit homme assez gros, le teint cuit, la moustache forte, vêtu proprement mais simplement. [...] Il fumait une scoufflaire ; il portait un sac noir pendu à l'épaule et une grosse canne commune. Il allait et venait sans hâte, causant comme un bon père de famille, mais aussi s'éloignant parfois de quelques pas pendant une demi-minute. Il était extrêmement poli, tirant son chapeau jusqu'aux porteurs de bagages. Mme Encausse me présenta, disant que les dispositions que je montrais éveilleraient certainement son intérêt. Il me tendit la main avec une grande cordialité, bien que son coup d'œil m'eût semblé signifier clairement : Il n'est pas si extraordinaire qu'on veut le dire... Et il répliqua tout haut à Mme Encausse : « Alors, vous voulez que l'on s'occupe de ce jeune homme ? »*

Lui qui a aiguisé sa prudence et sa défiance à tant de mages plus ou moins sincères, d'emblée, il appréhende l'envergure du personnage : « *De cette première et superficielle rencontre, je ne me souviens plus que d'une sorte de frémissement électrique par tout le corps, d'une émotion physique comme d'effroi devant une force gigantesque et mystérieuse. Il me fit l'effet d'un personnage capital à qui arrivent sans cesse de tous les coins du monde des renseignements secrets, et qui répond aussi sans cesse par des ordres et des actes intérieurs. »*[2]

Mais sa nature et son expérience le pousse à l'étude comparative, on le sait. Dès lors, Sédir va s'astreindre à vérifier ce qu'on lui raconte et ce qu'il voit. De 1898[3] à 1901, il passera tous ses congés à Lyon où il note scrupuleusement les paroles de Monsieur Philippe et les confronte à la lumière des Évangiles. Nous conservons toujours ces notes. Elles consistent en une parole lapidaire entendue en séances, rue Tête d'Or, avec, entre parenthèses, la référence biblique retrouvée.

---

[1] Le mariage avait eu lieu le 19 décembre 1897 !

[2] Dr Philippe Encausse : *Le Maître Philippe de Lyon,* Paris, Les Éditions Traditionnelles, 11° édition, 1990, p.163.

[3] En août 1898, il passe avec succès l'examen de l'École Secondaire de Magnétisme de Lyon « où on ne fit jamais de magnétisme ».

Dans son « *Inconnu* », Sédir affirme qu'il a eu, « *durant une longue période, le bonheur de voir vivre un homme qui, sans effort apparent, réalisait la perfection de l'Evangile* ». Il « *affirme que les promesses du Christ sont réelles parce qu'il en a vu et touché les preuves expérimentales. Ce Christ Notre Seigneur a dit un jour qu'Il donnerait à ses Amis le pouvoir d'accomplir des miracles plus grands que les Siens; j'ai vu ces accomplissements. Le Christ dit encore à Ses Amis qu'Il demeurerait avec eux jusqu'à la fin; j'ai vu cette présence cachée. La vie de mon Inconnu n'est qu'une suite de telles preuves; par le peu que je peux vous en dire vous reconnaîtrez en lui, je l'espère, un de ces « frères » mystérieux du Seigneur, un des plus grands, le plus grand peut-être* »[1].

Des preuves, il en a été le témoin peut-être privilégié. Et certaines sont tellement caractéristiques de Monsieur Philippe, et quelqu'en soient les témoins ou les sources, qu'il est inutile de se les cacher. Reprenant le dernier épisode de *Initiations*[2], comment ne pas imaginer, penser et ressentir que l'événement suivant n'ait pas été vu et vécu par Sédir qui en fut le témoin, événement colossal, impensable, preuve tangible d'une présence divine perpétuelle sur Terre. Volontairement nous avons remplacé les noms, rendant au texte originel toute sa puissance :

« ... C'était le ménage pauvre et touchant de l'employé, avec son décor banal de fausse aisance. La mère de la malade était là, sans plus de larmes, les traits figés dans une sorte d'hébétude. Elle dit à son gendre, d'une voix absente :

- Il est trop tard; elle est morte.

Je me penchai sur le lit de la malade. Aucun bruit du coeur, aucun souffle; le nez délicat s'était déjà aminci; le visage avait recouvré ce calme immobile qui ne trompe point, un peu de chaleur persistait seule au creux de l'estomac; mais le pauvre corps, si terriblement décharné avec, aux articulations, de gros renflements, semblait supplier qu'on le laissât désormais tranquille dans la ténèbre paisible du cercueil.

- Croyez-vous qu'elle soit morte? dit tout à coup M.Philippe. Et sa voix sonnait chantante dans le silence.

Je fis un geste d'affirmation.

- Vous l'aimez, n'est-ce pas? vous avez des enfants? demanda-t-il coup sur coup au mari. Et, sans attendre de réponse, il continua :

- Si donc elle revient à la vie, si on la réveille tout à l'heure d'entre les morts, vous vous montrerez reconnaissant envers le Ciel, et vous resterez avec elle, vous ne la quitterez pas, ni de coeur, ni de corps?

Le pauvre homme, interloqué, n'osant comprendre, nous regardait sans pouvoir rien dire.

---

[1] *Quelques Amis de Dieu*, 1923, pp.114-115.

[2] « *La Résurrection* », in *Initiations : Histoires pour les Petits Enfants*, Rouen, 1917.

- Soyez calme, lui dit M.Philippe, très doucement; ne vous faites pas de chagrin, répondez-moi en conscience.

- Est-ce possible? balbutiait le mari. Mais il ne se peut pas que vous vous moquiez..., oui, si vous dites cela, elle peut revivre... je vous promets... Et il s'abattit, tout secoué de sanglots, tandis que la vieille mère, effondrée, embrassait éperdument le corps déjà froid de sa fille.

Et M.Philippe, s'approchant du cadavre, en prit les deux mains dans sa main gauche et, soulevant la tête inerte dans sa main droite, il lui dit tendrement, tout bas, à l'oreille - mais nous entendîmes tous - : Mon enfant, ma fille, viens, reviens, cela te sera compté; ils ont besoin de toi !

Et, sans que nous ayons eu de frisson - c'était tout naturel, la morte devait ressusciter -, la femme ouvrit les yeux, se redressa, regarda la chambre.

- J'ai rêvé, soupira-t-elle.

Sa mère et son mari à genoux lui embrassaient les mains; et elle, blottie sur la poitrine de M.Philippe, se prit à pleurer silencieusement.

- Allumez une seconde lampe, dit M.Philippe.

La mère se releva, chancelante, et revint avec une lampe que l'on disposa pour bien éclairer la malade.

Vous voyez, nous dit-il, elle reprend. - Et, en effet, au bout d'un quart d'heure, les chairs étaient un peu revenues autour des os; la figure était plus pleine, plus colorée. Transporté de joie, le mari se jeta aux pieds de M.Philippe, mais celui-ci le releva comme j'aurais fait d'un enfant..

- Non, non, lui dit-il, c'est le Ciel qu'il faut remercier. Et il ajouta, en faisant un pas en arrière :

- Souvenez-vous de ce que vous avez promis. Il y a un livre où sont écrites des histoires de morts revenus à la vie; faites ce qu'enseigne ce livre. Allons, au revoir! - Et, tout rayonnant d'affectueuse bonhomie, il embrassa la femme, la mère et le mari, et sortit avec moi. »

Monsieur Philippe ressuscite les morts comme il ressuscita Monsieur Chapas[1] en son temps ! Mais ce n'est pas tout : la caractéristique principale de son mode d'agir est l'*absence de temps et d'espace à son seul commandement*. Et Sédir restera bouleversé par ces nouvelles expériences :

« Au mois de mai 1903, au cours d'une conversation sur la politique européenne, je lui rends compte de ce que l'on disait de lui en Russie : qu'il était un médium, qu'il évoquait les esprits et les défunts avec le Tsar et la Tsarine, etc. « Pour un million, je ne voudrais pas que ces campagnes de presse et ces attaques n'aient pas eu lieu. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de tant d'affaires pour que des phénomènes se produisent ; je peux te faire venir tout de suite, ici, le Tsar Alexandre et te

[1] Voir biographie de Monsieur Chapas à paraître.

reproduire l'empoisonnement du Comte Mouraview ; je peux faire revenir non seulement l'esprit des gens, mais aussi leur corps ». Et soudain, l'aspect de la pièce changea, tout disparaît, et apparaît le cabinet du Ministre de l'Intérieur russe ; un domestique apporte le plateau à café ; un homme en uniforme entre, verse quelque chose dans les tasses et disparaît ; puis le Ministre entre, s'assoit, boit le café tout en écrivant, puis fait les gestes d'un homme empoisonné ; Je l'entends prononcer quelques paroles en russe, essayer de se lever pour appeler, et retomber mort dans son fauteuil.

J'avais vu déjà en 1902, les apôtres St Pierre et St Paul paraître une minute au commandement dans la cour de la maison de la rue Tête d'Or ! »[1]

Sédir vit désormais dans l'intimité de Monsieur Philippe et ces expériences produisent sur lui une impression définitive[2]. Le chercheur infatigable et rapide acquiert la certitude que son nouveau Maître est l'un des aspects du Christ sur Terre, peut-être le Christ lui-même. Il commence à en parler autour de lui[3] comme Papus et Zhora[4] qui avaient déjà bavardé. Seulement Monsieur Philippe a choisi Sédir pour une tâche bien précise et lui intime l'ordre de garder le silence en janvier 1905. Mais le silence sur quoi au juste ? A partir de février 1905 et jusqu'en 1909, Sédir réalise un programme de conférences qui se fait l'écho de l'enseignement de Monsieur Philippe. Donc l'ordre ne concerne pas l'enseignement. Il concerne bien la personnalité de Monsieur Philippe lui-même :

« J'ai déclaré dans l' « Avant-Propos » de la première édition[5] *que les idées que j'exposais n'étaient pas de moi : « Celui qui me les a fournies, ajoutais-je, me pardonnera si j'ai involontairement déformé Sa Lumière; les erreurs et les omissions, je les réclame; qu'à Lui retourne tout le bien que Son enseignement m'a donné, et qu'Il pourra produire encore malgré la maladresse de l'interprète ».*

Je renouvelle cette déclaration, avec toute la force dont je suis capable : mais, pas plus qu'autrefois, je ne désignerai expressément Celui à qui je dois tout. On a pu croire et dire que mon mutisme était une

---

[1] Extrait inédit du *Cahier Rouge* de Sédir.

[2] Nous concluons comme Emile Besson : « *Sédir a donc eu le privilège de rencontrer son idéal, non pas dans le monde abstrait des idées, non pas comme une conquête de l'intelligence, mais dans une personne vivante, avec tout ce que cette réalité mystérieuse et auguste — une personne vivante — renferme d'insondable profondeur, de lumineuse douceur, d'invincible certitude.* » Biographie dans *Sédir*, Les Amitiés Spirituelles, Paris, 1971, p.22.

[3] « Les Amis de Dieu », *L'Initiation*, septembre 1903, pp.261-279.

[4] Une plaquette : *Études tentatives*, Ed. de L'Initiation, 1903 ; réunissant une série d'articles parue dans *L'Initiation* entre 1900 et 1902.

[5] *L'Enfance du Christ*, Paris, Beaudelot, 1914.

ingratitude habile; je suis heureux de cette méprise. Je continuerai à me taire, pour préserver un grand nombre de spiritualistes de ces médisances profondes dont les suites sont redoutables; - pour éviter à l'œuvre de mon Maître une publicité prématurée; - pour enfin ne pas Le rendre responsable de mes erreurs.

[...] Moi, donc, disciple, j'ai perçu, à la lecture de l'Evangile, aux paroles de mon Maître, les seules lueurs que j'ai été capable de saisir, celles qu'Il a jugé utile que je saisisse. Serai-je présomptueux ? Croirai-je L'avoir complètement compris, L'avoir même entendu correctement ? Aurai-je la vaine prétention de mettre le résultat de mes études sous l'ombre de Son Nom ? Lui, qui voit clair dans mon coeur, sait bien si j'essaye de me jucher sur un piédestal; et Il saura bien aussi amener à Lui ceux qui auront lu mes commentaires particuliers à Sa parole universelle.

Malgré que certains semblent vouloir m'obliger à des déclarations formelles, pour ces raisons et pour d'autres je me tairai donc encore. Le Précurseur se déclarait indigne de dénouer la chaussure du Christ; que suis-je en face du plus grand parmi les enfants des hommes ? Que ceux qui veulent bien me lire gardent toute leur émotion et leur enthousiasme pour Celui-là seul qui est leur Maître depuis la naissance de leur âme, et qui demeurera leur Ami jusqu'aux éternités futures. »[1]

Donc, Sédir, pour ne pas être mal compris, décide de garder le silence sur son Maître et déplore tout le tapage fait autour ; il réclame de ses Amis la discrétion la plus absolue et ne plaisante pas avec le sujet comme nous allons le voir. Il souhaite que ses Amis, en le suivant, ne suivent *que le Christ* et ne confondent pas avec Monsieur Philippe, et cela, pour une raison toute simple :

« Le public, en effet, manque de sens critique. Il lui est difficile de faire la part de l'équation personnelle; il simplifie; il commet des pétitions de principes et des fautes de logique.»

La suite de notre récit va paraître floue peut-être, folle aussi, incroyable sûrement ; mais compte tenu de ce que nous voulons rendre au lecteur, il est temps d'écrire que Sédir a continué de voir Monsieur Philippe après que celui-ci ait quitté officiellement notre monde en août 1905. Je développerai peu bien évidemment, attendu que cet article se veut court. Je laisse donc les chercheurs ... chercher un peu.

Dans une lettre d'août 1912, Sédir écrit qu'un « *guide spécial est attaché à notre groupe [...]. Ce guide nous conduit aussi individuellement, et à notre mort nous fait diriger de suite sans secousse et sans souffrance en la personne du Maître.* ». Concrétisant presque immédiatement les faits de cette lettre, un ami de la première heure décède en décembre. Et Sédir d'écrire aux Amis : « *J'ai eu la douleur de vous annoncer le départ*

---

[1] *Le Pilat*, 29 septembre 1912.

de notre très cher ami Jules M.[1]*, décédé le vendredi 5 Décembre 1912, à 6 heures et demie du soir, des suites d'une appendicite [...].*

Le Ciel nous donne la consolation de savoir que Notre Maître est venu le prendre dans l'après-midi précédente. - Jules avait toute sa connaissance, à ce moment-là. Il a dit soudain : « Maître, qu'on est bien entre vos bras ! ». Peu après, il est tombé dans le coma. Il m'a été donné de vérifier une fois de plus, par moi-même, que Notre Maître tient sa promesse. Jules est le quatrième de mes amis à qui le Maître accorde sa visite physique à l'heure dernière. Ceci en exécution de la parole qu'Il me dit à Lyon en 1899 : « Pour tes amis, la mort ne sera qu'une formalité ; un ange viendra les conduire, et je serai à la porte. »

Soyons donc rassurés sur le sort de Jules. Il vit et travaille, comme ici-bas, aux côtés du Maître. La jeune femme, et les deux petites filles qu'il laisse, nous aurons, le cas échéant, à travailler pour elles. »

Mais il y a plus étonnant encore. Dans une autre lettre datée de février 1913, il raconte : « *J'ai eu la joie de voir Jules : il est content ; il m'a confirmé que notre Maître MP était venu le chercher.*

Il nous voit, ne nous oublie pas ; et travaille ; il dit que si on savait ce qu'est le Ciel, rien ne nous coûterait ici-bas. »

Le 4 mars 1913, il exhorte de nouveau : « *Être discret sur la personne de MP; celui que Papus a décrit sous le nom de « Maître Spirituel », il n'a jamais cherché à faire de la propagande ; bien au contraire, il préférait l'anonymat. On a trop parlé de lui, ce qui a fait beaucoup de mal.* »

En août 1920, il réaffirme cette discrétion à ses Amis, anciens et nouveaux membres de la société des « Amitiés Spirituelles » nouvellement constituée : « *Toutes les fois que vous entendez parler de MP, qu'on vous demande votre avis, etc. ... dites : « Le moment n'est pas opportun pour parler de lui, ni pour se faire comprendre à son sujet ; ce n'était ni un spirite, ni un magnétiseur, ni un occultiste ; ceux qui le présentent comme tel montrent qu'ils n'ont rien compris à la doctrine de J.C. ; tout ce qui a été écrit sur le thaumaturge est faux dans le fond, et souvent très inexact dans la forme ; au surplus, c'est dans les ouvrages de Sédir qu'on peut trouver là-dessus des éclaircissements* ».

Mais les indiscrétions fusent, et en septembre 1923, dans une lettre sans équivoques il réaffirmera ses réticences définitives :

« Mes très chers collaborateurs,

Plusieurs d'entre vous sont déjà allés rendre un hommage de reconnaissance à Celui duquel vient notre fraternelle association, soit sur sa tombe, soit au seuil de sa chaumière natale. Je vous ai, à ce propos,

---

[1] Jules Mancini, auteur de *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles, des origines à 1815*, Paris, Perrin, 1912.

recommandé quelque réserve, et, comme il semble que successivement vous irez tous accomplir le même geste pieux, je m'expliquerai sur ce sujet, de sorte qu'il ne vous semble plus que ma prudence exagère.

Je ne tiens pas à rester le chef d'un groupe, comme je n'ai pas tenu à le devenir, comprenez-moi bien. Or, nous sommes tous encore sous l'influence de ce goût du merveilleux commun à tous les spiritualistes et de cette vanité incurable qui fait le fond de la nature humaine ; nous sommes accessibles aux racontars et aux potins, et nous avons tour à tour des méfiances injustifiées ou des candeurs peu judicieuses, ou des sensibleries.

Quand on approche un Ami de Dieu, cela ne signifie pas que nous sommes meilleurs que les autres, mais bien plutôt que nous avons plus que les autres besoin du médecin. Que cet Ami de Dieu nous traite favorablement, qu'il nous donne quelque chose, ne serait-ce que le moindre objet, c'est un encouragement parce qu'il nous juge faibles, et non pas une récompense due à notre mérite. L'Ami de Dieu répète d'ailleurs sans cesse qu'il ne faut pas s'attacher à lui, mais à Dieu.

Qu'on cherche auprès de lui des mystères, c'est de la curiosité, sans plus ; qu'on se renseigne sur lui auprès de ceux qui l'ont connu, on errera, parce que, à de très rares exceptions près, ces disciples n'ont aperçu qu'un de ses aspects, n'ont compris ses actes et ses paroles que selon leur propre mentalité et croient chacun, dur comme fer, l'avoir seul et parfaitement compris, tandis qu'il lui semble que les autres disciples sont dans l'erreur. Ainsi se fonde l'esprit de chapelle, l'attachement superstitieux à une manière d'être, à un mot, la manie formaliste ; de là viennent la systématisation d'un enseignement que chaque disciple rapetisse à sa mesure, tout en s'imaginant avoir été seul à le saisir, et tout ce que nous reprochons aux Églises. On ne se rapproche pas de Dieu parce que l'on fume les mêmes pipes que son Ami, qu'on se coiffe de même ou qu'on porte les mêmes cols ou les mêmes chapeaux.

Or, ceux de nos amis qui font la visite à laquelle je fais allusion partent dans les dispositions les plus pures ; mais le danger commence avec leurs rencontres possibles de disciples plus anciens qui se sont construit leur tradition ou qui sont mal entourés. Le plus autorisé de ces disciples, C. [Monsieur Chapas] *est sincère, prudent et fidèle ; mais il a auprès de lui quelqu'un d'ambitieux dont il ne veut pas se défendre. Notre ami, G.* [François Galland, de Nattages] *qui lui a offert l'hospitalité, a une âme d'enfant ; il ne voit pas les intrigues. Un autre est en hostilité avec C. Un quatrième est superstitieux et tatillon : je l'ai vu ne pas faire une course avant que C. ne lui ait dit quelles rues il valait mieux prendre.*

Nos amis ne sont pas assez expérimentés pour garder leur indépendance dans un tel milieu. Voilà pourquoi, si je suis heureux de leur donner la consolation spirituelle du pèlerinage en question, je désire

qu'ils n'entrent pas en contact avec d'autres hommes dont le tour d'esprit est tout à fait différent. Il faudrait des années et des heurts nombreux pour qu'ils se comprennent mutuellement. Tandis que si nos amis ne cherchent vraiment que la Lumière - et non pas les témoins plus ou moins intègres de cette Lumière, - l'entente se fera toute seule, par le haut, par le centre, et paisiblement.[...]

Je vous embrasse chacun sous le regard de Celui qui a bien voulu nous réunir. »

Comme nous le disions, Sédir souhaitait que ses Amis, en le suivant, ne suivent *que le Christ*. Il avait mesuré dès le début la confusion possible et le danger aussi de l'assimilation même plus que probable avec Monsieur Philippe. Car même si ce moyen peut ramener des athées incorrigibles, il peut aussi, soit maladroitement, soit sciemment, défigurer un visage qui voulût demeurer semblable aux autres et lever un incognito dans lequel Celui dont nous parlons se complût.

A une question qu'on lui posait, il répondit : « *Je vous demande encore une fois et avec la plus vive insistance de confronter tout ce que je vous dis avec la parole du Christ, de ne suivre que le Christ, de ne me suivre que dans la mesure où vous êtes certains que je suis dans le Christ* »[1].

Que penser évidemment de tout cela ?

Rappelons-nous simplement que Sédir a vérifié expérimentalement les paroles du Maître : « Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps ».

Et comme lui, « *Jetons-nous dans l'Amour qui est aveugle. Comme le disait MP [...] Abîmons-nous dans le service du Père par le moyen du Fils, avec le secours du St Esprit* »[2].

En supplément, nous offrons au lecteur de *L'Initiation*, cette courte prière donnée à Sédir par le Maître lui-même ;
à user et à manipuler avec précautions ...

Seigneur, mon Dieu tout puissant, Ayez pitié de toutes les âmes qui sont dans les ténèbres, Accordez-leur la grâce de se reconnaître, De savoir ce qu'elles sont et où elles sont ; Donnez-leur la Lumière ; Accordez-leur la rémission de leurs péchés et la résurrection de la chair. Mon Dieu ! Ayez aussi pitié des âmes qui sont dans les ténèbres de cette vie !

---

[1] Lettre du 24 décembre 1925.
[2] Lettre du 13 novembre 1913.

Dominique Dubois

JULES BOIS (1868-1943)
PAPUS « Le Balzac de l'occultisme dans la vie de Jules Bois »

À qui pense-t-on lorsque l'on évoque le militant féministe, l'écrivain, le poète, le journaliste ou le reporter de l'occultisme ? Seuls les passionnés des Sciences Occultes, malheureusement minoritaires dans ce monde de folie, répondraient sans l'ombre d'un doute : « JULES BOIS », puisqu'il occupa bien souvent durant la période de la Belle Époque le devant de la scène ésotérique parisienne. Certes, si ses nombreuses publications, son métier de journalisme, ainsi que ses relations diverses lui facilitèrent à être connu, il n'acquiert pas cependant la notoriété d'un Papus - de son vrai nom Gérard Encausse (1865-1916) -. On pourrait même surenchérir en disant que Jules Bois, de nos jours, est quasiment oublié, alors que l'extraverti Gérard Encausse, le grand jupitérien, l'organisateur talentueux de maintes sociétés initiatiques ou le grand vulgarisateur des Sciences Ésotériques, dont on a pu dire avec raison qu'il fut le Balzac de l'occultisme, demeure encore, à l'aube de ce 21e siècle, dans l'esprit de bon nombre d'ésotéristes dès que l'on cite, comme par enchantement, le nom de Papus [1]. Néanmoins arrêtons là cette comparaison, qui dans le fond comme dans la forme s'avère bien futile. À chacun sa vie, sa personnalité, ses épreuves ou ses déboires, sa notoriété ou son anonymat. Mais qu'on se le dise, Jules Bois fut présent partout et côtoya pratiquement tous les ésotéristes de l'époque. Autrement dit, qu'on le veuille ou non, sa présence dans ce renouveau de l'occultisme du 19ème et du début du 20e siècle fait partie du patrimoine de l'histoire de l'occultisme français.

Qui donc oserait nier ? Peut-être les auteurs d'un certain livre intitulé « *Papus Biographie* », qui présentent ironiquement - outre Papus et tant d'autres - et avec une certaine méchanceté Jules Bois :

1. Nomen mysticum de Gérard Encausse associé à la médecine, nom du génie de la première heure (fait maintenant bien connu des ésotéristes) pris dans le *Nuctemeron*, grimoire fort ancien attribué à Apollonius de Tyane. Voir Eliphas Levi in « *Dogme et rituel de la Haute Magie* », p. 364 et 368, Ed. Bussière, Paris, 1992.

« Né en 1870, étudiant en lettres, était alors secrétaire de Catulle Mendès. Jean Lorrain qui admirait son « visage de Bacchus indien » se moqua de ses divagations hystérico-védiques ». Collectionneurs de bibelots hindous et féministe, Bois devint professeur de psychorétrospective (sic) tout en collaborant à de nombreux journaux [1] ».

Jules Bois

Jules Bois, né Jules-Antoine-Henri Bois, qui vit le jour le 28 septembre 1868 à Marseille, à cinq heuresde l'après-midi, dit-on [2], est le fils d'un négociant Jacques-Antoine-Michel Bois, né le 5 juillet 1820 à Jausiers dans l'ancien département des Basses-Alpes (aujourd'hui Alpes de Haute-Provence), et de madame née Henriette-Emmanuelle-Françoise Espina (fille elle-même de Don Espina, secrétaire particulier de Charles IV, roi d'Espagne).

Nous ignorons tout de son enfance, attendu que les quelques rares biographes français, qui se sont penchés et intéressés de près à sa vie ne mentionnent (faute de documents) aucunement cette période. Ceci peut-être justifié par le fait que Jules Bois ne manqua de rien, puisque ses parents étaient loin d'être dans la misère. En revanche, nous savons qu'il fut placé, en 1879 ou 1880, au Collège de Saint-Ignace à Aix-en-Provence. Par la suite, il reçut à Montpellier ses diplômes avant de compléter sa formation, à partir de 1888, au Collège de France à Paris où il passa avec succès son doctorat en Littérature.

Charles Maurras et Jules Bois
Une petite mise au point sur les quelques détracteurs

---

2. Principalement Marie-Sophie André qui, peut-être, se délecta de cet article paru en 1894 dans le *Pall Mall Gazette*. Cit. Marie-Sophie André & Christophe Beaufils in « *Papus biographie* », p. 106, Berg International Éditeurs, Paris, 1995. Nous excuserons bien volontiers ces gens de l'École Pratique des Hautes Études (section des Sciences Religieuses) de ne pas avoir pris la peine de vérifier la date de naissance de Jules Bois.
3. Heure de naissance citée par Alain Santacreu. Voir son bon article intitulé « *Le Théâtre d'ombres de monsieur Jules Bois* » in *L'esprit des Choses*, n°10, p. 157.

Mais auparavant, Jules Bois entra en correspondance avec l'écrivain monarchiste Charles Maurras (1868-1952), rendu à juste raison tristement célèbre pour avoir, par la suite, été le défenseur du gouvernement de vichy [1] ou s'être rallié avec vigueur au Maréchal Pétain (1856-1951). Toutefois, gardons-nous de montrer du doigt (la tentation est facile) cette fréquentation peu glorieuse qui pourrait ternir, fausser, ou dénaturer péjorativement, s'il en-fût, l'image de Jules Bois, même s'il apparaît clairement et indubitablement qu'il fut un nationaliste, voire aussi un monarchiste, pour être plus précis un naundorffiste (thèse que je développerai dans mon ouvrage en préparation sur Jules Bois). Mais il y a une marge à faire entre le nationalisme et l'ultra nationalisme. Si Maurras peut-être catalogué sans *hésitation parmi les ultra, il est par contre d'emblée assez malaisé* d'envisager la même chose pour Jules Bois. Notons au passage que Jules Bois était sur bien des points en désaccord avec Maurras. En effet : « *Charles Maurras voulant revenir à une littérature nationale prône un retour aux sources. Pour lui, la seule tradition qui corresponde à la France, c'est la tradition romane, la "chaîne gallique" qui passe par la littérature grecque et latine, les troubadours, la renaissance italienne, la Pléiade et le Grand Siècle, puis Chénier. Il se refuse à considérer l'héritage germanique comme issu de cette lignée, ce qui le heurta aux pro-germanistes de son temps* ». Jules Bois, bien qu'ami personnel de Maurras, prit quelques peu ses distances et considérera sa doctrine « *comme le fantôme d'une rhéthorique d'école avec l'apparat pompeux des maîtres initiés* [2] ».

Au demeurant, le contexte à l'Époque était différent. Le nationalisme était, faut-il le rappeler, monnaie courante. Une France catholique donc royaliste, ou un patriotisme quasiment inséparable du catholicisme, dont la symbiose entre les deux est symbolisée par le culte de Jeanne d'Arc, serait de nos jours qualifié d'intégrisme ou aurait des allures d'extrême droite. Imaginons, dès lors, l'infortuné Jules Bois entrain de discourir à l'aube de ce 21e siècle et

4. Arrêté à Lyon en septembre 1944, Charles Maurras fut condamné par la *Cour de Justice du Rhône* à la réclusion (27 janvier 1945). Interné à Clairvaux, puis à Troyes, il fut gracié en raison de son âge (mars 1952), mais décède quelques mois après à Saint-Symphorien, près de Tours, le 16 novembre 1952.
5. Cit. de James Mc Cearney in « *Maurras et son temps* », p. 94, Albin Michel, Paris, 1977.

d'annoncer comme il l'a fait en 1909 pour le compte du « Journal de l'Université des Annales » ce qui suit : *« Jeanne d'Arc, dont Maurice Barrès vous a parlé ici avec une sobre et magistrale éloquence, est véritablement le type supérieur de l'Envoyé. Fidèle à la mission que lui imposent ses Voix, elle incarne pour nous le grand miracle patriotique. Qui, sans être fanatique ou aveuglé, oserait nier qu'elle est une sainte, la messagère de l'Esprit même de la Nation et des forces supérieures qui veillent sur la France ?* [1] ». L'italien Massimo Introvigne, auteur d'un ouvrage intitulé « Enquête sur le satanisme », dans lequel nous trouvons une petite biographie dans l'ensemble assez correct sur Jules Bois, ne situe peut-être pas en son temps l'évolution des mœurs ; il écrit ainsi, sans arguments et avec véhémence que : « *politiquement parlant Jules Bois finit comme il a commencé : au sein de l'extrême droite française* [2] ». Marie-France James (une des premières à avoir fait une notice biographique sur Jules Bois) va plus loin et annonce étrangement (où est la source de son information ?) que Jules Bois fut « *compromis au début de la guerre dans des opérations de propagande allemande* » [3]. Allégation malheureusement reprise en toute confiance par Gérard et Sophie de Sède dans son ouvrage, à succès dit-on, intitulé « L'Occultisme dans la Politique » [4]. Dans « le théâtre d'ombre de Monsieur Jules Bois », Alain Santacreu, qui a su discerner avec intelligence la personnalité de Jules Bois, reste avec raison circonspect et souligne avec perspicacité : « *Quel crédit peut-on faire à certaines allégation de collaborationnisme* ? [5] ». D'autant plus que Marie-France James avoua textuellement à M. Santacreu de « *ne pas se souvenir de la source d'information...* » [6].

---

6. Conférence sténographiée de Jules Bois et reproduit in le « *Journal de l'Université des Annales* ». Voir pour la citation le n°18, du 5 septembre 1909, p. 298.
7. Il est vrai que l'objet de son ouvrage fut autre. Voir pour la citation Massimo Introvigne in « *Enquête sur le satanisme* », p. 120, Bibliothèque de l'Hermétisme, Éditions Dervy, Paris, 1997.
8. Marie-France James in « *Ésotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie et Christianisme aux XIXe et XXe siècles* », pp. 42-44, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1981.
9. Voir Gérard & Sophie de Sède in « *L'Occultisme dans la Politique* », p. 169, Laffont, Paris, 1994.
10. Alain Santacreu, *Op. cit.*, p. 168.
11. *Op. cit.*, p. 175.

Catulle Mendès et Jules Bois

Là, dans ce Paris de la Belle Époque, capitale culturelle du monde, écrasant de sa renommée toutes ses rivales, il y foisonne de nombreux salons qui regorgent de talentueux écrivains, d'artistes peintres, de poètes, et de musiciens. Un terrain certes propice pour le tout jeune débutant littéraire Jules Bois qui, nourri d'espoir, ambitionne déjà légitimement une place au sein de ces milieux. Il a sans doute la plume facile, possède une bonne dose de culture, mais tatillonne un petit peu dans l'inconnu car ses objectifs ne sont peut-être pas forcément bien définis ou clairs. À moins qu'on lui ait conseillé auparavant de tenter sa chance par le biais du journalisme. Qui peut, à défaut d'informations, le certifier ?

Toujours est-il qu'il y rencontre le poète Catulle Mendès (1841-1909). Nous ignorons dans quelle circonstance il fut introduit chez ce dernier, mais visiblement Jules Bois frappa à la bonne porte, car être en relation avec Catulle Mendès c'est s'ouvrir des horizons bien prometteurs lorsque que l'on sait qu'il fut au centre de l'attention du Tout-Paris. Catulle Mendès, le notoire parnassien, l'ardent propagandiste des œuvres de Wagner ; mais aussi le recruteur des journaux parisiens, tels que, entre autres, le *Gil Blas* quotidien [1], politique, littéraire et mondain ou le *Gil Blas* illustré [2] - fondé en 1890 - qui accueillit chaleureusement Jules Bois et l'enrôla comme *secrétaire, fut aussi le sympathisant des occultistes.*

Certes Catulle Mendès ne fut pas un occultiste, mais il n'en demeure pas moins qu'il était poète, et en tant que tel, il aspirait certainement ou tendait vers une beauté supérieure qui peut se traduire par cette soif insatiable de tout ce qui est au-delà. Au mieux, les poètes conservent cette faculté de s'enchanter de la transparente réalité d'un autre monde. Dans le fond il n'y a peut-être pas, d'une certaine manière, incompatibilité entre poètes, musiciens, ésotéristes ou mystiques qui à une certaine époque fréquentèrent, y compris Catulle Mendès, la boutique, à l'enseigne bien connu de l'Art Indépendant, de l'éditeur de sciences occultes Edmond Bailly, de son vrai nom Henri-Edmond Limé (1850-1916).

---

12. Rédaction et Administration : 8, rue Glück, Paris.
13. Le *Gil Blas* illustré, hebdomadaire, fut servi en prime à tous les abonnés du *Gil Blas* quotidien. Journaux fondés en 1890.

L'extrême sensibilité de son grand ami Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) pour le monde occulte ne pouvait donc qu'aviver sa bienveillance envers les occultistes. Ainsi, il connut le philosophe hermétiste et kabbaliste Eliphas Lévi (1810-1875), et profita même de l'occasion pour le présenter à son ami Villiers. Il conseilla aussi ou offrit [1], en 1883, au jeune poète parnassien Stanislas de Guaita (1861-1897) le « dogme et rituel de la Haute Magie ». Ce qui provoqua chez ce dernier, sans aucune équivoque, une mutation décisive et irréversible pour le monde des sciences occultes. Il encouragea également – toujours au côté de son inséparable ami Villiers [2] - le jeune Papus à fonder la revue « L'Initiation » [3] (1888). Papus qui lui avait peut-être esquisser son projet, en lui faisant part notamment qu'il voulait intégrer dans la dite revue une rubrique littéraire, le séduisit sans doute puisque Catulle, comme nous pouvons le constater dans quelques numéros de *L'Initiation*, écrivit quelques vers.

Deux routes parallèles

Pendant que Papus s'activa à gérer prodigieusement ses multiples occupations, notamment diriger sa nouvelle revue *l'Initiation*, aider à l'occasion Stanislas de Guaita dans l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix (fondé en 1888), conférer des initiations Martinistes, ou encore de mettre en place le « Groupe Indépendant d'Études Ésotériques » [4] ainsi que son organe hebdomadaire *le Voile d'Isis* (l'organe du G.I.E.E. fondé le 12 novembre 1890), etc., Jules Bois de son côté fréquentait, peu de temps après son arrivée dans la ca-

---

14. André Billy in « *Stanislas de Guaita* », p. 36, Mercure de France, 1971.

15. Décédé le 8 août 1889, donc peu de temps après la sortie de l'Initiation, il ne put donc collaborer. Retenons, fait peu encore connu, qu'en mars 1890 Jules Bois écrivit dans la revue Politique et Littéraire un article intitulé *Villiers de l'Isle-Adam et l'occultisme moderne.* Une façon sans nul doute de rendre un dernier hommage à cet écrivain d'exception, auteur entre autres de « *L'Ave Future* » et de « *Axel* » dont le drame comprend quatre parties : Le Monde religieux, le Monde tragique, le Monde occulte et le Monde Passionnel. Voir *la Revue Politique et Littéraire* (sous titre Revue Bleue) n° 45, 8 mars 1890, pp. 308-311.

16. Philippe Encausse in « *Papus, le « Balzac de l'occultisme », vingt années d'occultisme occidental* », p. 37 Belfont, Paris, 1979.

17. Le 21 mai 1890, le G.I.E.E. ouvrait à ses membres son nouveau local, 29, rue de Trévise. Cl., « *L'Initiation* », Juin 1891, 11e volume, 4e année, p. 196.

pitale, le fameux salon de lady Caïthness, duchesse de Pomar (1830-1895). Dans son salon, situé dans son hôtel privé du quartier de Wagram, haut lieu en couleur du « christianisme ésotérique », il est de prime abord séduit par les idées monarchistes et naundorffistes de la duchesse, puis très sensibilisé par sa théorie sur Jeanne d'arc qui serait en quelque sorte le guide caché du féminisme. Ce principe abstrait, le féminin à l'état pur pourrait-on dire, le passionna ou l'inspira durablement puisqu'il s'ouvrit aux thèses féministes en livrant ses nombreuses et intéressantes réflexions dans « *L'Éternelle Poupée* » (1894), « *L'Ève nouvelle* » (1896), « *La Femme inquiète* » (1897) et le « *Le Couple futur* » (1912) [1]. Néanmoins, ouvrons une parenthèse en signalant l'influence indubitable d'Anna Bonus Kingsford sur la duchesse de Pomar, Kingsford, qui, née le 16 septembre 1846 à Stratford, Essex, et décédée près de Londres le 22 février 1888, fut une ardente propagandiste du christianisme ésotérique [2], mais aussi une pionnière dans la cause pour l'éducation des femmes [3]. Son ouvrage mystique sous le signe du pouvoir féminin, qui serait en fait la grande figure centrale de l'humanité, paraîtra sous forme d'essai sous le titre de « *The Perfect Way in Diet* » (1881) [4], avant d'être édité – avec cette fois-ci la collaboration de son amant Edouard Maitland (1824-1897) - sous le titre de « *The Perfect Way ; or, the finding of Christ* » (1882) [5], inspira tout un féminisme spiritualiste.

---

18. Sujet que je développerai aussi.
19. Le Dr Anna Bonus Kingsford fut à la tête de la London Lodge au côté d'Alfred Percy Sinnett (1840-1921). Néanmoins d'épineux problèmes de dissensions entre ces deux fortes personnalités furent l'objet d'une scission. Disons pour être plus précis que l'Ésotérisme Bouddhiste représenté par M. Sinnett fut opposé à l'Ésotérisme Chrétien de Kingsford. Dès lors une branche distincte – The Hermetic Lodge – fut fondée par cette dernière le 9 mai 1884.
20. H.P.Blavatsky « *Collected Writings* », volume IX, 1888, p. 439, the theosophical publishing house, Wheaton, Ill., USA, Second edition, 1974.
21. Maintland et Kingsford furent de stricts végétariens. Notons par ailleurs qu'elle fut célèbre pour son action contre la vivisection (elle fut principalement opposée au physiologiste français Claude Bernard (1813-1878).
22. Ouvrage qui connut un véritable succès puisqu'il fut réédité en 1887 et 1890. « *La voie parfaite ou le Christ ésotérique* » fut traduite par Madame Emilie de Morsier (1843-1896) et préfacée par Edouard Schuré (1891-1929). Imprimé à Alençon, parution chez Alcan, Paris, 1891.

Bien entendu, fréquenter le salon ou la « Société Théosophique d'Orient et d'Occident » c'est côtoyer tout naturellement quelques collaborateurs de la revue *l'Aurore du jour nouveau* (l'organe du christianisme ésotérique) tels que Albert Jounet (1863-1923), René Caillie (1831-1896), l'abbé Paul Roca (1830-1893), etc. ; mais c'est aussi, pour Jules Bois, une excellente opportunité de prêter sa plume à la revue « L'Étoile » (1889-1895) de son ami Albert Jounet, dit Albert Jhouney, « le plus savant et le plus doux des occultistes » dira-t-il.

Dès mars 1889, on le retrouve donc Secrétaire de la Rédaction, avant d'écrire quelques poésies telles que : « *Femme-Etoile* » (mai 1889) [1], « *Le Sens de l'Irréel* » (septembre 1889), « *Ignota* » (avril 1890), « *Prie ! À une initiée* » (mai 1890), « *Le Démon Conquéreur* » (février 1891), etc. En octobre 1890, Jules Bois est désormais chargé de la partie artistique et littéraire de l'*Étoile* [2]. Il livre aussi ses réflexions sur les auteurs occultistes ou sur l'occultisme ; citons, entre autres, une longue série d'article intitulée « *Psychologie de l'occultisme* » (juin 1890) [3], « *Maurice Barrès et l'occultisme* » (août 1890), « *L'Homme à la découverte de l'Âme* » (octobre 1890), sans omettre un article sur Ely Star (1847-1942) intitulé « *Les Initiés* » [4]. Ce fait peu connu, anodin en apparence, et jamais relaté par les biographes – il n'en demeure pas moins vrai que la revue l'*Étoile* est de nos jours assez difficile à trouver – est intéressant sur plus d'un point lorsque que l'on sait notamment qu'Ely Star (alias Eugène Jacob - 1847-1942 -) [5] fut un peu plus tard à la tête, en tant que Hié-

---

23. Son tout premier article.
24. Les artistes et poètes devaient, dans un premier temps, adresser leurs œuvres à M. Jules Bois (rue de Stockholm, 10, Paris - sic -), puis en décembre 1890 (9, rue du printemps). Cl. inscrit sur la 2e p. de couverture d' octobre 1890, 2e année, n° 8. Pour la deuxième adresse, voir la 2e p. de couverture de décembre 1890, 2e année, n° 10.
25. L'Étoile, juin 1890, 2e année, n°4, pp. 139-40, Partie artistique, littéraire et bibliographique, « *Psychologie de l'occultisme* ».
26. L'Étoile, avril 1890, 2e année, n°2, pp. 69-70, « *Les Initiés* » Ely Star.
27. Connu aussi en tant qu'astrologue, ce disciple de Paul Christian (1811-1881) fonda sa méthode onomantique qui, au demeurant, fut violemment critiquée par l'école des Occultistes. Voir l'ouvrage très sérieux et appliqué de P. Curry – N. Campion – J. Halbronn in « *La vie astrologique il y a cent ans, d'Alan Léo à F. Ch. Barlet* », pp. 72-73, Editions La Grande Conjonction, Paris, 1992.

rophante [1], de l'Ordre Hermétique de L'Aube Dorée (The Hermetic Order of the Golden Dawn), alors que Jules Bois fut parallèlement en rapport étroit avec l'un des fondateurs de cet ordre en la personne de Samuel Liddell Mathers, dit MacGregor Mathers (1854-1918).

La Kabbale, résumé méthodique de Papus, vue par Jules Bois

Mais pour l'heure, Jules Bois achève d'écrire son drame ésotérique qu'il fait par la suite publier sous forme d'essai : « *Les Noces de Sathan* » (1890), qui sera réédité en 1892 chez l'Éditeur occultiste Chamuel (Lucien Mauchel, 1867-1936), un proche de Papus, dirons nous. De son côté Papus fait paraître dans la même année «*La Kabbale, résumé méthodique* ». À cette époque, Jules Bois ne connaissait pas, semble-t-il, encore Papus, même s'il en avait parfois entendu parlé, par l'intermédiaire peut-être de son ami Jounet ou de René Caillie. Que cela ne tienne, l'apparition de l'ouvrage de Papus lui procure l'occasion, dans la revue *L'Étoile*, d'en faire une critique assez élogieuse. Livrons la en son entier :

La Kabbale, résumé méthodique par Papus
Chez Georges Carré.

Papus, qui vient de rédiger un petit résumé succinct et clair de l'occultisme, à su condenser bien des études sur la kabbale en un assez grand nombre de pages très nourries. Ce livre est excellent à consulter, et je pense qu'il peut rendre de véritables services à ceux que la kabbale inquiète et qui ne savent trop par quel bout la prendre.
M. Papus résume les travaux antérieurs et apporte ses propres lumières ; le tout intéresse, méthodiquement et historiquement parlant. Ce que nous aurions voulu, c'est que, à part le Sepher Jésirah, qu'il nous donne en français, le jeune occultiste nous transmît quelques extraits de ces livres mystérieux dont il ne nous dévoile que

---

28. Le 21 septembre 1899, Ely Star fut élu pour six mois hiérophante francophone du temple de Paris. Cl., « *Les enfants français d'Ahathöor* » de Robert Amadou in la revue « Thelema », Bulletin de L'Ordo Templi Orientis en France, Juillet 1990, Vol. VII, n°23.

les titres magnifiques ; *le Livre des Saintes Voies, le Livre des Portes du divin entendement* ou *le Livre de l'Angoisse ou le Livre des Âmes,* ou *le Livre de la Rédemption.* Ceci nous reporte aux splendides interprétations dont notre frère Albert Jhouney embellit notre *Étoile*. Quelle subtilité ! quelle noblesse ! quelle profondeur ! On ne sait qui louer davantage, l'Ancien ou le Nouveau, le commentateur-traducteur ou le commenté-traduit. C'est que la poésie et la science sont un don de Dieu qui se transmet à travers les âges, et Albert Jhouney sent battre un cœur fraternel dans ces vieilles pages sublimes.
Le livre excellent de M. Papus se recommande d'une lettre de M. Franck, le révélateur de la Kabbale en France [1].

L'impression que l'on ressent à la lecture de ce petit résumé est celle d'une courtoisie assez obligeante. Autrement dit, Jules Bois affiche une certaine distance, d'une manière un peu hautaine, tout en désirant paradoxalement connaître « ce jeune occultiste », écrivit-il maladroitement (Jules Bois était encore plus jeune que lui). Bref, l'heure n'est pas encore à la rencontre, mais elle est proche et inévitable.

Pour l'instant Jules Bois continue d'enquêter sur le satanisme en vue d'une prochaine édition plus conséquente, et, de temps à autre, livre parfois ses informations à son proche ami Georges Charles (dit Joris Karl) Huysmans (1848-1907), un autre spécialiste de la démonologie. En effet ce dernier, qui s'était lié dès 1889 à Jules Bois, travailla à son roman *Là-Bas* [2] et, pour compléter sa documentation sur la sorcellerie au Moyen Age ou moderne, s'adressa naïvement à un prêtre fort douteux du nom de Joseph-Antoine Boullan (1824-1893). Dès lors, une relation épistolaire s'engagea entre l'ex abbé et Huysmans. Les deux hommes se rencontrèrent aussi à Lyon, et Boullan fut même décrit dans le roman *Là-Bas* sous les traits d'un magicien blanc, le docteur Johannès, qui accomplit des guérisons miraculeuses et désenvoûte les personnes qui ont été ensorcelées par les magiciens noirs (associés pour la circonstance aux occultistes de la Rose-Croix). Mal lui en pris, car le cas du prêtre défro-

---

1. Jules Bois, Littérature, Art - Le Mouvement des Livres, L'Etoile, août 1892, 4ème année, n°44, p.126.
2. Son roman avait paru (février 1891) en feuilleton dans *l'Echo de Paris*.

qué posa un problème pour l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix qu'il considérera, à partir du 23 mai 1887, comme un être malfaisant et pervers qui déshonore l'occultisme par ses pratiques démoniaques et vénales. De surcroît, Stanislas de Guaita voua au mépris public les œuvres abominables de Boullan en publiant anonymement certaines lettres de Boullan dans *L'Éclair* du 9 mai 1891, puis dévoila dans « Le Temple de Satan » (1891) : « *une partie de la correspondance de Boullan avec Wirth et dévoila ses œuvres ténébreuses tout en ne désignant pas sous son vrai nom, mais sous celui du docteur Baptiste et sans nommer la ville où il était*[1] ». Sans rentrer dans les détails – l'affaire a été maintes fois paraphrasé – nous dirons succinctement que Boullan se crut (tout comme Huysmans) envoûté par les mages parisiens et, à la veille de son décès survenu le 4 janvier 1893, envoya une petite lettre angoissée. C'est plus qu'il n'en faut pour Huysmans qui décide d'ébruiter et d'alerter, par les voies de la presse, l'opinion publique.

Le Duel Stanislas de Guaita et Papus contre Jules Bois

Qui aurait pu prédire par les caprices d'un destin - pas si hasardeux qu'on voudrait le croire - que la rencontre entre Stanislas de Guaita, Papus, et Jules Bois passerait par la voie des armes ? Certainement pas Jules Bois. Cependant accréditer aveuglément et naïvement Huysmans comme l'a fait Jules Bois - c'était, il est vrai, son meilleur ami - à l'encontre des mages parisiens n'était pas le plus efficace des moyens d'éviter cette confrontation, disons le, stupide. Un manque de discernement, greffé à l'évidence par sa réaction journalistique en vue d'exploiter le filon du scandale provoqua l'inévitable. Après que Huysmans eut porté, le 7 janvier 1893, l'affaire au *Figaro*, Jules Bois prit, deux jours plus tard, le relais en consacrant un article dans le Gil Blas sous le titre de « L'Envoûtement et la mort du Docteur Boullan » où il écrivit notamment : « *Je crois de mon devoir de relater les faits : l'étrange pressentiment de Boullan, les visions prophétiques de Mme Thibault et de M. Misne, les attaques, paraît-il indiscutables, des Rose+Croix, Wirth, Péladan, de Guaita, contre cet homme qui est*

---

31. Cit., « *Un aventurier de la mystique : L'Abbé Boullan ou le Docteur Johannès – Un épisode mal connu de l'occultisme au XIXe siècle* » par Jean-Pierre Osmond in « Le Monde Inconnu », N° 1, p. 29, décembre 1979.

mort. On m'a assuré que M. le marquis de Guaita, vit seul et sauvage ; qu'il manie les poisons avec une grande science et la plus merveilleuse sûreté ; qu'il les volatilise et les dirige dans l'espace. Ce que je demande sans incriminer qui que ce soit, c'est qu'on éclaircisse les causes de cette mort. Le foie et le cœur, par où Boullan fut frappé, voilà les points que les forces astrales pénètrent » [1]. Une déclaration de Huysmans au *Figaro* le 10 janvier suivit de deux autres accusations de Jules Bois le 11 et le 13 janvier dans le *Gil Blas* enfoncèrent le clou.

C'est la goutte qui fait déborder le vase. Stanislas de Guaita demande réparation par les armes en présentant à Huysmans, par l'intermédiaire de Maurice Barrès (1862-1923) et Victor-Emile Michelet (1861-1938), un cartel dans lequel il l'accuse d'être le propagateur et le centre de cette histoire. Comme nous le savons, Huysmans déclina la lutte en déclarant « *qu'il n'avait jamais songé à discuter le caractère de parfait galant homme de M. de Guaita* » [2]. En revanche l'impulsif Jules Bois releva le défi, d'abord contre Guaita au pistolet où deux balles furent échangées sans résultat, puis contre Papus à l'épée qui lui valut deux légères blessures au bras. Jules Bois présenta ses excuses à Guaita et Papus, et l'affaire fut oubliée.

Après ce burlesque épisode, Jules Bois se désolidarise peu à peu de la revue *L'Étoile* pour fonder finalement, en avril 1893, la revue *Le Cœur.* Aidé en cela par le comte Antoine de La Rochefoucauld (1862-1959) – un membre de la Rose+Croix Catholique de Joséphin Péladan et le soutien financier, à la galerie Durand-Ruel, du Salon de la Rose+Croix [3] - cette revue à connotation ésotérique et de surcroît esthétisante vit le jour à la librairie de l'Art Indépendant d'Edmond Bailly.

(à suivre)

---

32. Cit. in le *Gil Blas* – Lundi 9 janvier 1893.
33. Jean-Pierre Osmond, *op. cit.*, p. 30.
34. Le comte Antoine de La Rochefoucauld assura aussi le financement du premier numéro. Parmi les quelques collaborateurs de cette revue, citons notamment le compositeur Erik Satie (1866-1925), Charles Filiger (1863-1928), Léonce de Larmandie (1851-1921), Emile Bernard (1868-1941), etc. Voir l'excellente étude (ouvrage doté de 128 pages) de Jean Da Silva intitulé « *Le Salon de la Rose+Croix (1892-1897)* », Editions Syros-Alternatives, Paris, 1991.

Marielle-Frédérique Turpaud

Voir Dieu face à Face

Méditation pascale sur la lame 19 d'Oswald Wirth

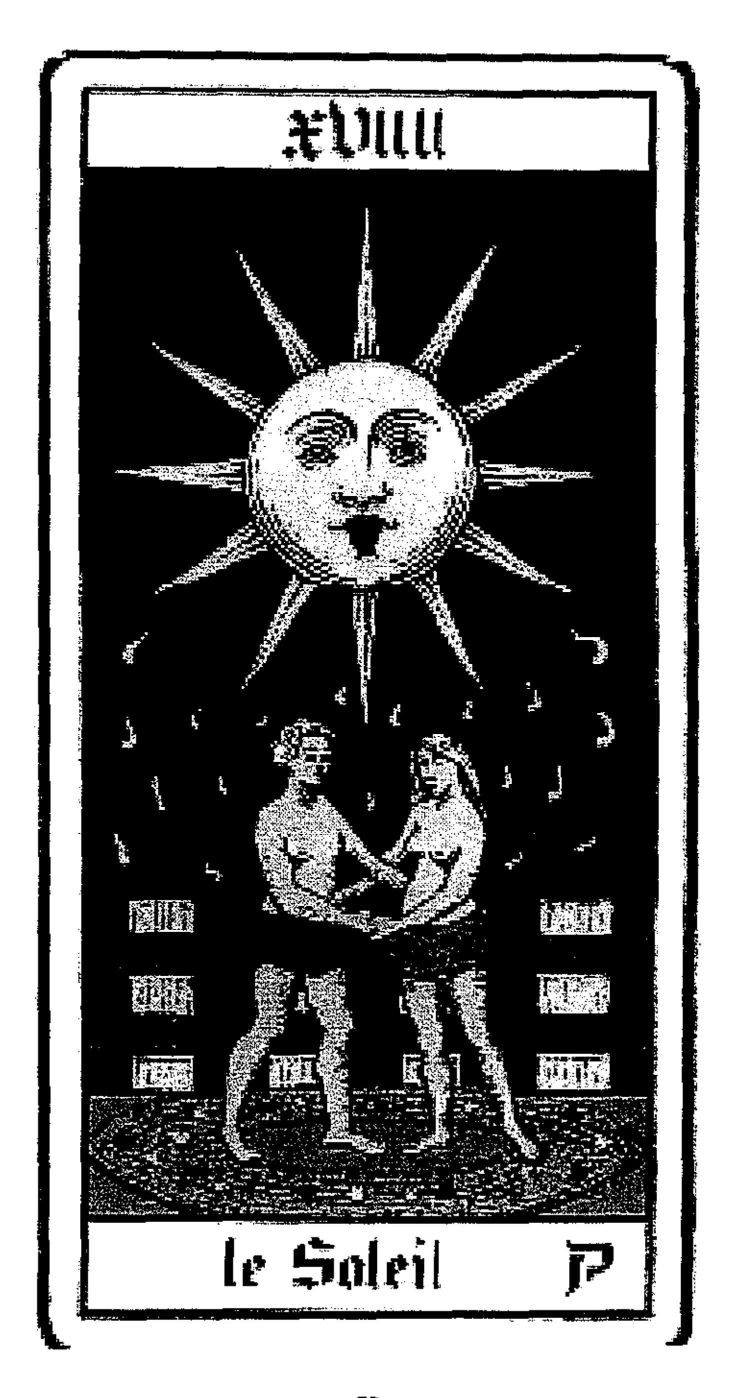
Union et harmonie.
Union et harmonie de deux êtres aussi inséparables que complémentaires, aussi dissemblables que ressemblant tous deux à leur Créateur.
Réconciliation.
Réconciliation des opposés, travail en commun des deux colonnes, pour édifier et soutenir ensemble le Temple et y accueillir leur Architecte qui leur en a dessiné les plans.
Voilà les mots qui me viennent en contemplant cette lame, en ces jours si joyeux du Temps pascal, où nous vivons la sortie de Jésus Soleil de vie hors de la nuit de la mort.

1. Quelques détails du dessin

Le Soleil! N'est-ce pas le symbole de tout ce qui est beau, gai, fort, le résumé de toute lumière?

Et n'est-ce pas soudain étrange, choquant, insupportable, de voir que les deux humains dessinés en dessous de lui ne le regardent pas?
Certes il est difficile de fixer le soleil dans les yeux sans risque. Mais le symbole ne devait-il pas aller au-delà de cette considération ophtalmique?
Ou bien est-ce qu'un autre Enseignement se révèle ainsi ?

Suivons donc *le regard* des deux personnages.
Ils se regardent l'un l'autre.
Non pas seulement pour manifester leur amour, leur union, leur lien qui reconstituent l'Adam Kadmon primitif, leur fusion semblable à celle du Mercure et du Soufre, mais aussi - et j'aimerais penser : et surtout - pour **voir sur le visage de l'autre le reflet du soleil qui illumine sa peau.**


XVIIII
le Soleil
ק

Ainsi se voit le *Soleil levant*, le *Soleil de Justice*, deux noms donnés à Jésus dans l'Écriture (Malachie 4:2, Luc 1:78; voir aussi le récit de l'Incarnation dans le Psaume 19). Il ne Se laisse plus voir, depuis l'Ascension, que dans le visage de celui ou celle que nous rencontrons, afin que, dans l'amour fraternel[1], nous puissions encore voir la Lumière du monde et nous guider par elle dans les forêts ténébreuses de cette vie.
C'est pourquoi la carte décrit bien sûr **l'amour de deux êtres, homme et femme, unis corps et âme**; mais elle décrit aussi **l'amour fraternel manifesté dans l'enlacement de nos mains,** lorsqu'on alterne les polarités de main en main.
C'est encore plus visible dans le dessin dit de Marseille où les personnages sont enfantins et asexués. Dans l'édition de 1760 gravée par Maître Nicolas Conver, on voit bien que le personnage de droite est isolé sur une île jaune cernée d'eau bleue, et que, marchant sur ces eaux, son frère vient le rejoindre et le sauver.

Le *mur* qui les entoure n'est pas un mur qui les sépare du Divin, mais il ne laisse passer que Ses rayons accessibles par la prière, qui atteignent notre cœur et qui, comme une échelle, nous font *monter et entrer dans Son Cœur Ouvert*. Cela est décrit par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, dans une lettre écrite dans les *murs* de son cloître de Lisieux:
« Je pense que le cœur de mon Époux est à moi seule comme le mien est à Lui seul, et je Lui parle alors dans la solitude de ce délicieux cœur à Cœur, en attendant de Le contempler un jour face à Face! » (lettre à sa sœur Céline, 14 octobre 1890)
A ce moment le mur est non seulement la paroi de l'Athanor où s'accomplit la fusion du Roy et de la Reyne, mais en plus - mais surtout - la paroi de l'Athanor où s'accomplissent les noces mystiques des âmes consacrées et de leur Époux.

Le mur est entrelacé de *pierres rouges* (l'action) et de *pierres jaunes* (l'étude, la connaissance). Ces pierres sont soutenues en alternance par une rangée de *pierres bleues*, le bleu de la prière. Le travail du bâtisseur sera parfait si son ouvrage parti du sol rejoint la

[1] Toute la première épître de saint Jean décrit comment on peut atteindre Dieu (qu'on ne voit pas) en aimant son frère (qu'on voit).

clef de voûte déjà en place, qui est la Sainte Face. **Ainsi, de bas en haut, du sol vers la future voûte dirigée vers sa clef, par l'étude, l'action et la prière, se construit le Temple ultime**, le dernier Temple avant le temps de la nouvelle Jérusalem où le Cœur Ouvert de Dieu sera le seul temple possible.
En effet saint Jean a écrit à Patmos:
« De temple je n'en vis point dans la Cité (sainte), car son temple c'est le *Seigneur, le Dieu tout-puissant, ainsi que l'Agneau. La Cité* n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et son flambeau c'est l'Agneau. (...) En ce lieu il n'y aura plus de nuit. » (Apocalypse 21:22-25)

Si *l'anneau de verdure fleuri* qui les entoure, annonçant déjà la lame du Monde, est un écho du paradis perdu, il est donc le symbole du paradis retrouvé où Adam et Ève ([1] se réunissent en un seul être, en attendant de se réintégrer lui-même dans le Un.

2. D'où viennent les deux personnages et où vont-ils?

On voudrait bien savoir quel est le passé de nos personnages pour suivre leur itinéraire spirituel et comprendre comment ils sont arrivés là dans cette lumière.

a) Le Triangle Vital

La technique de Papus que j'ai nommée *Triangle Vital* nous renseigne à ce sujet. La lame 19 vient de la lame 16 et s'accomplit trois lames plus loin, dans la lame du Mat.
Les deux personnages sont ceux qui sont tombés de la tour foudroyée, qui du coup est devenue Maison de Dieu et porte du ciel (cf. Genèse 28). Déjà une partie de la Sainte Face de Jésus s'y était révélée comme source de la foudre, donc utile et bénéfique.
N'oublions jamais que le mot visage, *penim* en hébreu, est au **pluriel**. Cela s'entend non seulement de la diversité des manifestations

---

[1] Le dimanche 15 octobre 95, chez deux amis, nous en venons à parler d'Adam et Eve. En cours de conversation, Il se manifeste, et me dit dans le cœur:
"Le péché d'Adam, c'est de ne pas avoir posé de question."
Je ne dis rien à mes amis et je leur transmets cette idée. Je propose ensuite que la question est: "Où est cet arbre, que *je ne le confonde pas avec un autre?*" Ils proposent: "Pourquoi ne dois-je pas en manger?" et, plus tard: "Si j'en mange, je meurs. Bon. Mais c'est quoi, mourir?"

divines sur toute la surface de la terre - et dans notre vie en particulier! - mais aussi la diversité des visages humains qui sont les masques de Dieu. Chaque parcelle du Multiple contient en réalité l'intégralité du Un, et l'ensemble des morceaux du Multiple n'est pas davantage le Un que chacun des morceaux isolé du tout.
Le Triangle Vital nous décrit l'Adam Kadmon reconstitué sous la forme du vingt-deuxième arcane, le Mat, un homme sans nombre, marchant le visage tourné vers la Lumière, en un face à Face que rien ni personne ne peut plus interrompre ni troubler. Sa paix se lit mieux dans le jeu de Marseille que dans le Wirth, où l'auteur a dessiné un Mat à connotation déboussolée, déstructurée.

b) Le Sentier

Si nous suivons au contraire un chemin linéaire, qui va nous faire relire les autres pages du Livre que nous avons déjà feuilletées, nous dirons qu'ils furent tous deux ensemble pendus au bois la tête en bas (lame 12). Ils étaient encore indifférenciés, unis, en un seul personnage, bien que la ligne de fracture se décèle déjà par la bipolarité du pourpoint blanc et rouge. Heureux le chevalier qui est pendu! Bien plus heureux est le chevalier qui laisse trancher sa corde par la Faux tranchante (lame 13), qui se brise en deux par la chute, et accepte d'être deux vases dociles dans les mains de l'Ange de Dieu pour recevoir l'Eau et le Sang du Cœur Ouvert (lame 14)!
Les vases dociles ont de la joie devant de telles faveurs, et parfois s'attachent à cette joie même. Ils s'enserrent alors le cou à la vanité, le pouvoir, et confondent gloire et vanité. Dans la lame 15, le chevalier brisé est dessiné homme et femme: il est séparé de lui-même. Son *animus* et son *anima* s'éloignent : sa chair a quitté ses os.
Pour se libérer de cette corde au cou, ceux qui eurent la corde au pied devront se jeter du haut de la tour (lame 16). Au besoin, l'Amour dévorant et enflammé de Jésus les y aidera de Sa foudre.
Redevenus tous deux vases dociles dans les mains de Marie, Mère de Jésus, penchée sur la terre, ils apprennent à donner ce qu'ils ont reçu (lame 17). Flots de joie, de paix, d'humilité et de gloire véritable.
Dans le miroir d'eau où se jouent les reflets de lune, leur connaissance d'eux-mêmes est complète (lame 18). Ils savent tout, comprennent tout, ne jugent plus, et affrontent tout en face. Leur paix est absolue. Ils sont deux tours face aux ténèbres.

Ils savent que c'est dans le cœur de l'autre qu'est caché Jésus dont le soleil visible n'était qu'un écho, une image, un reflet pour satisfaire l'intellect. Ils avancent alors leur main et comme Thomas dans la joie de Pâques ils l'enfoncent dans la sainte Plaie du Cœur Ouvert - et, dans le dessin de la carte, ils enfoncent leur main dans le flanc l'un de l'autre, se reconstituant et redevenant Un ([1].

Il est enfant comme Jésus est enfant,
il est feu comme Jésus est feu,
et il est bâtisseur de Son Temple
dont le début de mur peut enfin s'élever (lame 19).

Nous verrons plus tard qu'il libérera les morts (lame 20). Il sera en harmonie avec l'univers dit et l'univers écrit, avec l'univers vu et l'univers entendu, avec l'univers goûté et l'univers touché, avec le Parfum de l'éternel encensoir (lame 21).

Voilà pourquoi, quelle que soit l'étape, le chevalier errant, inconnu et méprisé, a l'aspect d'un pèlerin, plantant fermement son bourdon sur le sol, les yeux fixés vers le Champ d'Etoiles, et ne chassant pas l'animal griffu qui veut le freiner et qui le stimule (lame du Mat).

Car il n'a pas de frein,
il n'a plus que des aiguillons.
Car il n'a pas d'obstacle,
il est devenu bâtisseur de ponts
pontifex
il est devenu pont lui-même.
Car il ne meurt plus,
puisqu'il est Mat à tout ce qui n'est pas la Lumière divine.

3. Notre espérance et notre certitude

Nous avons pu nous reconnaître, de çà et de là, dans telle ou telle lame. Nous avons pu dire déjà: « Voilà où j'en suis sur l'échelle sainte aux invisibles degrés ». Continuons de travailler en paix, en sachant que notre marche persévérante nous conduira à cette contemplation lumineuse de la Sainte Face manifestée dans tous les êtres. Là est la plus merveilleuse et la plus certaine des espérances.

---

[1] Une scène analogue a lieu dans le film *Dark Cristal*, où se réunissent les moines et les passionnés en un seul être équilibré.

C'est une **expérience** *: en cela elle est favorisée ou freinée par les* **rites** extérieurs et les **dispositions** intérieures. Étant une **expérience**, elle ne peut pas être remplacée par la croyance.

a) Le rôle des rites

C'est une expérience qui ne se conquiert pas à force de livres mécaniquement récités.

Les rituels prévus par Dom Martinez de Pasqually pour hâter la réintégration, tout comme les rituels quotidiens des Boddhisattvas, sont médités - consciemment ou inconsciemment - en même temps qu'effectués, et ils sont destinés à nettoyer le corps, l'esprit et le *cœur. Même si on n'y ressent aucune ferveur, on prête attention* aux mots, aux gestes et aux visualisations demandés.

Dans cette logique les rites des sacrements ecclésiaux et des liturgies sont bénéfiques, pourvu que le récipiendaire ne se drape pas dans la satisfaction repue du devoir accompli, ce qui transformerait le pain du Ciel en poison dévastateur.

L'efficacité d'un rituel correct est toujours objectivement réelle : mais sa force d'application dépend, non pas du degré de sainteté de celui qui l'accomplit, mais du degré d'ouverture de celui qui le reçoit. Un rituel efficace ne donne pas nécessairement ni automatiquement *une « belle émotion religieuse » : son fruit est plus profond, plus secret, plus durable.*

b) Oser venir boire

Boire à la Source du Cœur Ouvert est une expérience qui n'est pas réservée à quelques âmes d'élite dans les murs clos du monastère cistercien ou tibétain. C'est une expérience vécue par des millions d'êtres, qui - ici dans ce parcours - prend sa racine dans l'Evangile et qui est illustrée par le Tarot. Chacun de nous peut lire le *Chemin de la Perfection* de sainte Thérèse d'Avila, et le suivre comme un livre de cours, et l'appliquer dans sa vie, comme il le ferait de la *Prophétie des Andes* ou de l'enseignement *du Dalaï-Lama. Chacun* de nous est destiné à recevoir le jaillissement d'amour sorti de la blessure du Cœur Ouvert, pourvu qu'il ose, qu'il ose accepter de s'ouvrir *joyeusement aux flots débordants de cette Source* ([1].

Qu'est-ce qui ferme le couvercle de notre cœur ? L'As de Coupes le montre : une forteresse, la forteresse de nos craintes, de nos or-

---

[1]Voir par exemple Isaïe 55:1 et Proverbes 8; l'appel au festin de Dieu et ses obstacles raconté dans Luc 14 (et son parallèle en Matthieu 22). Et tant d'exemples d'audace! le centurion, la Syrophénicienne, la putain en larmes, *etc. etc.*

gueils, la forteresse de nos croyances même (lame 16). Car les credos immuables et simplificateurs enferment le cœur dans une forteresse protectrice de coussins moelleux, plus dure encore à abattre que de vrais et francs défauts répertoriés. On sait que c'est par le confort du credo indiscutable, avalé tout cru, que se maintiennent les pouvoirs.
Quitter le credo pour rechercher l'expérience, c'est aussi effrayant que de quitter l'esclavage engraissant de l'Égypte pour aller vers Dieu seul sait quoi, c'est vraiment le cas de le dire! En cela le cœur est aidé par l'amoureuse adhésion confiante en Dieu, basée logiquement sur les témoignages des cherchants qui l'ont précédé. Je pense que cette amoureuse adhésion peut se nommer **foi**.
Le cœur doit quitter l'Égypte, se jeter dans l'inconnu (lame 16), se vider de tout (lame 17), et passer la mer de la Fin (lame 18) ([1]. Et au-delà de la Fin il trouve la Rencontre (lame 19). Évitons donc de faire comme ceux qui refusèrent de voir Dieu après avoir reçu les Dix Paroles et qui se réfugièrent derrière un médiateur rassurant : « Parle-nous toi-même, dirent-ils à Moïse, et nous entendrons, mais que Dieu ne nous parle pas, ce serait notre mort! » mais soyons bien plutôt des 73 qui accompagnèrent Moïse et dont il est écrit : « Ils contemplèrent Dieu, ils mangèrent et ils burent. » ([2]
La Connaissance directe, cœur à Cœur et face à Face, que quelques êtres seulement nous ont racontée, est aujourd'hui rappelée comme **étant toujours et partout offerte à tous**, puisque Jésus est la porte sans verrou, le chemin sûr, et l'échelle dressée vers le ciel ouvert [3].

Au fond, voir Dieu, n'est-ce pas la seule chose à demander? et n'est-ce pas une soif naturelle de notre cœur, que de dépasser la

---

[1] La mer des Roseaux est le bras de la mer Rouge que traverse le peuple sur ordre de Moïse (Exode 13 et 14) Or le mot *souf*, Roseaux (Exode 13:18) et le mot *sof*, Fin (Qoélet 3:11) s'écrivent de manière semblable : Samek Vav Phé. Le passage (*pessah'*) de la mer prend alors un sens vertigineux....
[2] Supplique du peuple à Moïse : Exode 20:19; Moïse et ses 73 amis : Exode 24:10; Moïse parlant face à Face avec Dieu : Exode 33:11 (à lier à Jean 15:15). Voir aussi Samuel (1° Samuel 3) Elie, Jean-Baptiste, Paul, entre *mille autres* exemples!
[3] Jésus permet de voir Dieu : Jean 1:18 et 14:7-11; la porte : Jean 10:7; le chemin : Jean 14:6; l'échelle : Jean 1:51 lié à Genèse 28.

croyance confortable en pantoufles fourrées pour la connaissance face à Face? Voilà pourquoi il y a cette prière:

Tu es en toute chose, ô Seigneur !
et tu es en tout être que je vais rencontrer aujourd'hui !
Accorde-moi de Te voir en eux,
à travers toutes Tes formes,
et de Te rendre en eux le culte qui T'est dû.

Puis, au fur et à mesure, nous pourrons avoir envie de faire nôtres d'autres textes:

Tu es Lumière, Vie, Amour,
Tu es Sagesse, Force et Beauté,
Tu me guides et Tu me conduis,
Tu es la Joie de mon cœur!

I. Acte de foi
Je demeure fermement dans le Temple de Ton Cœur Ouvert
dans la paix la joie la sérénité
et je consacre mon épée au service du Royaume.

II. Acte d'espérance
Je sais que Tu referas
les merveilles que Tu as faites
dont j'ai été le témoin
et dont je garde le souvenir.

III. Acte de charité
Dans le Temple de Ton Cœur Ouvert par amour,
mon cœur prie, reçoit et donne,
pour que tous les êtres soient heureux.

IV. Pendant un événement
Par ce chemin je marche avec Toi sur les sentiers du Royaume.

V. Devant un événement
Merci Seigneur pour cette rose offerte, pour ces mûres savoureuses!

LIBRE TRIBUNE... [1]

UN ÉCLAIRAGE THÉOLOGIQUE NOUVEAU SUR LA TRINITÉ, IDENTITÉ DE DIEU.

par Jean-William VARLOT

Introduction

Pour symboliser leur appartenance religieuse, les chrétiens font usage de deux figures géométriques, la Croix et la Trinité représentée sous la forme d'un triangle équilatéral (surtout chez les orthodoxes) dont le sommet est tourné vers le haut. Celui-ci représente Dieu, le Père, les deux autres angles représentant respectivement le Fils et l'Esprit-Saint. La Croix et la Trinité sont en quelque sorte les deux *logos* identitaires de la spécificité du christianisme. Mis à part notre religion, seul l'hindouisme présente une conception trinitaire de Dieu, appelé Brahma, assisté des dieux Vichnou et Shiva.

La confession de foi chrétienne repose sur deux mystères, l'incarnation de Dieu en Jésus affirmant en tant que Christ et Fils, d'une part, et la nature trinitaire de Dieu, d'autre part. les théologiens disent que Dieu est l'association et la communion éternelle de trois entités ontologiques, lesquelles sont des personnes divines et distinctes appelées aussi hypostases, selon la terminologie grecque de l'époque.

Le dogme de la Trinité s'est constitué et affirmé progressivement à partir du deuxième siècle grâce aux travaux de recherche philosophique et à la foi profonde des premiers Pères de l'Église. Citons les principaux d'entre eux : Hippolyte à Rome, Clément et Origène à Alexandrie, Cyprien et Tertullien à Carthage. Le plus grand d'entre eux fut saint Augustin, évêque d'Hippone en Algérie (354-430).

Notre réflexion se propose d'éclaircir librement le mystère de la Trinité pour le rendre plus compréhensible aux chrétiens du XXIe siècle, quitte à s'écarter quelque peu de la doctrine officielle tant de l'Église romaine que de l'Église orthodoxe. Les étapes suivantes

[1] Cette libre tribune est désormais ouverte à tous les lecteurs désireux de s'exprimer. Elle se tient dans le respect mutuel des idées exprimées et peut donner lieu à un échange de vues dont la revue se fera l'écho.

sont proposées pour cette démarche intellectuelle, de nature principalement philosophique, guidée en arrière-plan par la foi du cœur en Christ :

- Définition officielle du dogme de la Trinité ;
- Sources scriptuaires ;
- Apports patristiques ;
- Hérésies trinitaires ;
- Approche de la théologie contemporaine ;
- Questionnement philosophique du dogme de la Trinité ;
- La place du féminin dans la Trinité ;
- Marie, mère divine ;
- Marie et l'Esprit-Saint ;
- Une nouvelle conception de la Trinité.

Définition officielle du dogme de la Trinité.

Selon le catéchisme de l'Église catholique romaine (articles 253 à 255), le dogme de la Trinité est ainsi défini à la suite de débats ardus au cours des trois conciles de Nicée, en 325, et ceux de Constantinople, en 381 et 553) :

1 – La Trinité est une unité consubstantielle. Le père, le Fils et l'Esprit-Saint participent de la même substance, en d'autres termes du même être commun. Le mot *substance* est un terme philosophique grec qui désigne une matière invisible, sublimale, éthérique.

2 – Les personnes divines, quoique partageant la même substance, sont réellement distinctes. Certains théologiens ont voulu avancer avec prudence que les personnes divines remplissaient des fonctions distinctes, par exemple, la Puissance pour le Père, la Connaissance et la Parole pour le Fils, l'Amour pour l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, selon les chrétiens *romains*, et du seul Père via le Fils selon les chrétiens orthodoxes (querelle du *Filioque*). Cette différence fut l'origine, sinon le prétexte, de la rupture entre la chrétienté romaine et celle du Moyen-Orient centrée sur Constantinople (1054).

3 – Les personnes divines sont relatives les unes par rapport aux autres. Elles communiquent en permanence parce qu'elle parta-

gent la même substance. Les personnes sont des déterminations particulières de l'essence divine.

Au cours des deux premiers siècles, la pensée théologique est passée progressivement du bithéisme Père-Fils au trithéisme relationnel entre trois personnes, Père, Fils, Saint-Esprit (concile de Chalcédoine en 451).

Sources scriptuaires

Jésus, au cours de sa prédication, a souvent cité le nom de son Père divin avec lequel il entretenait une relation proche et très profonde en tant que Fils de Dieu. Il a souvent insisté sur l'existence ainsi que sur la venue promise de l'Esprit-Saint. Il a, en revanche, rarement utilisé une formule trinitaire. La seule figure dans l'Évangile de Mathieu (Mat 28.19) : « *De toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ».

Chez saint Paul, citons 2 CO 13.13 : « *La grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'Amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit* ».

La proclamation de Jésus comme Fils de Dieu est rare. Il se considère souvent comme Fils de l'Homme. Toutefois, la déclaration suivante de Jésus dans Jean 17.15 tend à établir sa préexistence éternelle et donc sa divinité : « *À mon tour, glorifie-moi maintenant Père auprès de Toi de la gloire que j'avais avant que le monde n'existât* ».

Les apôtres ont probablement cru à la divinité de Jésus, de son vivant. Ils étaient en effet impressionnés par les prophéties des prophètes annonçant la venue imminente d'un Messie et par ses guérisons miraculeuses. Ils l'étaient aussi par l'originalité et la profondeur de ses paroles de sagesse et surtout par les qualités exceptionnelles d'une telle personne humaine, telles la fermeté, la douceur, l'intransigeance morale, l'intelligence du cœur, la connaissance des Écritures et, enfin, le courage.

La résurrection, les apparitions post-mortem de Jésus, les écrits théologiques de saint Paul et ultérieurement de l'apôtre Jean ont contribué à attester chez les premiers chrétiens intellectuels l'origine divine de Jésus considéré comme l'incarnation du Christ éternel, le Fils de Dieu. L'action de l'Esprit-Saint a aussi éveillé la

foi chez les humbles et les pauvres (la Pentecôte) et pas seulement chez les philosophes grecs de l'époque paulinienne.

Dorénavant (entre l'an 100 et 150), les premiers Pères apostoliques de l'Église, tels Clément de Rome, Ignace d'Antioche, l'évêque Papias, Polycarpe, étaient persuadés de la divinité de Jésus et qu'il était réellement l'incarnation du Fils de Dieu, le Christ. Le terrain théologique, il est vrai, avait été remarquablement préparé par Paul, homme de grande foi certes, mais surtout imprégné de philosophie grecque et de culture biblique juive.

Restait à définir la place et la nature de l'Esprit-Saint et à établir le Credo définitif de la foi chrétienne. Ce fut l'œuvre de la deuxième génération, dite des « Pères apologistes ».

Apports patristiques à la théologie trinitaire

Le Credo actuel de la foi chrétienne a été définitivement établi par le premier concile œcuménique de Nicée, en 325, et complété par celui de Constantinople qui, en 387, s'attacha plus particulièrement à l'Esprit-Saint. Les grandes controverses théologiques sur les mystères de l'Incarnation et de la Trinité se déroulèrent du deuxième au quatrième siècle. Finalement, le dogme de la Trinité n'a trouvé sa formulation actuelle qu'à l'occasion du XIe concile provincial de Tolède en 675. Le texte débute ainsi :

> « Nous confessons et nous croyons que la sainte et ineffable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, est un seul Dieu, d'une seule substance, d'une seule nature ainsi que d'une seule majesté et puissance. Nous professons que le Père n'est ni engendré ni créé, mais qu'il est inengendré. Il ne tire son origine de personne ; de lui, le Fils reçoit sa naissance et le Saint-Esprit, sa procession, etc. » [1]

Les Pères apologistes ont bataillé durant deux à trois siècles pour éclaircir le mystère de la Trinité, en établir la vérité canonique tout en dénonçant le danger de toutes sortes d'hérésies dont la plus grave fut celle d'Arius (l'arianisme). Il fallait conduire à la fois une recherche théologique éclairée par la foi et aussi philosophique selon la pensée grecque d'Aristote et de Platon à laquelle les esprits de l'époque étaient formés.

---

[1] *Le texte de trois pages figure dans l'ouvrage* « La foi catholique de Gervais Dumeige », pages 11 à 17.

Il serait fastidieux de citer les développements complexes de la pensée trinitaire chez les Pères dont nous citons les principaux d'entre eux : Justin de Rome (100 ?-165), Irénée de Lyon (130-200), Clément d'Alexandrie (150-213), Tertullien de Carthage (160-220), Cyprien de Carthage (210-268), Origène d'Alexandrie (185-253), Hilaire de Poitiers (313-367), Augustin (354-430).

C'est saint Augustin qui rédigea l'œuvre maîtresse « de Trinitate ». L'originalité de sa démarche intellectuelle est d'avoir mis l'accent sur la nature essentiellement relationnelle de la Trinité. Il proposa aussi de nombreuses explications de nature métaphorique puisées dans la nature et chez l'homme. par exemple, le trèfle à trois feuilles, le soleil dont il distingue la source, la lumière et la chaleur. Chez l'homme existent trois facultés : la sensibilité, l'intelligence, la volonté.

Les hérésies trinitaires

1 – Le « trithéisme » consistait en ne voir en la Trinité qu'un ensemble de trois dieux indépendants ; il disparut rapidement car il était trop anthropomorphiste et non unitaire.

2 – l' « adoptianisme » pour qui le Fils de Dieu n'est qu'un homme adopté par Dieu ; ceci entraîne la négation de la divinité de Jésus. Son principal promoteur fut Paul de Samosate condamné au concile d'Antioche en 268.

3 – le « modalisme », hérésie trinitaire selon laquelle le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ne sont que des manifestations ou modalités diverses d'une même personne divine, DIEU-UN. Celui-ci agit selon les besoins de sa mission, soit comme Père justicier, soit comme dispensateur de la Parole du Fils, soit, enfin, comme sanctificateur par l'Esprit-Saint. Née en Asie mineure, cette hérésie se répandit à Rome et en Afrique au début du troisième siècle. Elle fut combattue par Hippolyte et Tertullien. Le principal théologien modaliste fut Sabellius.

4 – le « subordinatianisme », conception selon laquelle le Fils et le Saint-Esprit sont en quelque manière inférieurs au Père selon une hiérarchie ou une subordination ontologique (domaine de l'Être). Le Fils et le Saint-Esprit situés à un niveau inférieur ne sont donc plus en pleine possession de l'unique nature divine, soit l'être plénier de Dieu. Cette attitude intellectuelle, observée chez quelques Pères, tels Origène et Clément, s'expliquait par le souci d'affirmer la pri-

mauté du Père telle qu'elle apparaît dans l'Ancien Testament. C'est le monothéisme dur tel que le conçoivent le judaïsme et l'islam. Dieu transcendant est tantôt le grand Justicier qui punit, tantôt la grand Miséricordieux qui pardonne.

5 – l'« arianisme », hérésie du quatrième siècle professée à Alexandrie par Arius, prêtre brillant et séduisant. Selon lui, le Christ n'a pas toujours existé et fut à l'origine créé par le Père. De plus, Jésus n'aurait été qu'un homme aux qualités exceptionnelles, fruits à la fois de son adoption par Dieu et de son ascèse spirituelle. Dès lors, tout l'œuvre théologique de l'apôtre Jean et de Paul s'effondre puisque Jésus n'est pas l'incarnation totale de Dieu, en l'occurrence le Christ. Jésus est élevé à la dignité divine mais n'est pas Dieu par nature. Arius fut condamné par les deux conciles de Nicée en 325 et de Constantinople en 381. Cette hérésie s'était répandue non seulement chez des religieux du Moyen-Orient mais aussi en Europe centrale, divisant l'Église. De nos jours, subsiste encore cette menace chez certains auteurs, tel Renan, et quelques intellectuels férus de théologie.

Le thème théologique, dit de la « kénose de Dieu » a contribué à combattre l'arianisme. L'idée principale émise dès les premiers siècles était que le Christ, le Fils, s'est abaissé en s'incarnant en l'Homme-Jésus tout en masquant ses qualités d'apparence divine.

Approche de la théologie contemporaine

Les principaux théologiens qui se sont penchés sur le mystère de la Trinité sont Karl Barth (protestant), Karl Tahner et Urs von Balthazar, tous deux catholiques. Pour ne pas alourdir ce texte, nous soulignerons quelques lignes directrices de leur pensée trinitaire :

- il faut distinguer la trinité *immanente* de la Trinité *économique,* bien que toutes deux identiques en essence. La Trinité *immanente* est en quelques sorte l'Être de Dieu dans le monde spirituel alors que la Trinité *économique* est son incarnation en notre monde où œuvrent à la fois le Père, le Fils et l'Esprit-Saint qui sanctifie.
- la nature *immanente* de la Trinité est essentiellement *relationnelle* et *dynamique*. Les trois personnes sont en communication permanente car se donnant totalement l'une à

l'autre. Elles sont donc, de ce fait, les émetteurs de l'Amour divin qui se répand dans les deux mondes.

Notre questionnement philosophique sur la Trinité

L'Esprit-Saint est-il une personne analogue à une personne humaine douée d'autonomie de conscience en tant que sujet et capable de relation avec d'autres personnes ? La nature et le rôle de l'Esprit-Saint n'apparaissent pas clairement dans tout le corpus théologique. Certains le disent *sanctificateur* car il prodigue l'Amour de Dieu, amour qui purifie l'inconscient des scories du péché. D'autres le disent *illuminateur* alors que cette fonction serait plutôt celle du Christ grâce à sa Parole qui nous éclaire.

Une anthropologie théologique bien comprise montre que la distribution des rôles de chacune des personnes de la Trinité pourrait être la suivante:

- au Père, la puissance, l'énergie, la source de vie ;
- au Fils, la connaissance et la Parole ;
- à l'*Esprit-Saint, l'amour*, la tendresse.

La place du féminin dans l'essence divine

Dieu, le Père, est-il androgyne ? A-t-il une nature à la fois masculine et féminine ? Remarquons que le Dieu de l'Ancien Testament nous apparaît particulièrement masculin dans sa manière d'être et d'agir. En revanche, une certaine féminité faite de tendresse s'exprime dans les psaumes et les livres de Sagesse ainsi que dans le « Cantique des Cantiques ».

Dans l'hindouisme, Dieu est souvent imploré comme « mère divine ». La Vierge Marie joue ce rôle dans la religion catholique. Mais elle n'est que créature selon le dogme catholique. La Vierge Marie est-elle l'image de l'aspect *maternel et féminin de Dieu* ? Les esprits désincarnés et vivant dans l'autre monde conservent-ils leur sexualité psychologique ? En d'autres termes, existent-ils des esprits les uns féminins, les autres masculins ? Si on se réfère au passage de l'Évangile de Matthieu « la femme aux sept morts et la résurrec*tion* » (*MAT* 22,23-24), Jésus explique que, dans le monde éternel, on ne prend ni femme, ni mari ; on est pareils aux anges.

Les psychologues et anthropologues contemporains nous expliquent que chaque être humain a, dans son âme, une polarité majeure dominante, soit masculine, soit féminine. Citons l'ouvrage ésotérique « le Kybalion » inspiré par Hermès Trismégiste, ouvrage ancien qui consacre tout un chapitre au principe du genre, masculin ou féminin. Rappelons l'ouvrage célèbre de la sociologue contemporaine Élisabeth Badinter (X Y ou l'identité masculine) qui démontre que tous les humains, homme ou femme, sont à l'origine de nature féminine au plan psychologique. Le caractère masculin serait une caractéristique identitaire acquise par l'éducation autoritaire et guerrière.

Marie, mère divine

Rappelons que Marie a été proclamée très tôt « Théotokos », c'est-à-dire « Mère de Dieu » au concile d'Éphèse, en 431. Par ailleurs, l'Église primitive a toujours soutenu que Marie est restée vierge bien qu'ayant donné naissance à Jésus ; en 1854, l'Église a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Ce dogme affirme que Marie, à sa naissance, a été préservée des conséquences du péché originel, c'est-à-dire l'aliénation de notre entendement et de notre volonté, selon Augustin. À sa mort, Marie n'est pas décédée comme une simple femme. Elle a bénéficié d'une entrée directe au ciel de la résurrection. C'est le dogme de l'Assomption de Marie proclamé par Pie XII en 1950.

Tous ces faits : naissance virginale de Jésus-Christ, sa qualité reconnue de Mère de Dieu, les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption ne plaident-ils pas en faveur de « l'apparence divine de Marie » ? Si elle continue d'être, malgré tout, reconnue comme une créature humaine par la tradition et la théologie classique, elle n'en est pas moins, à notre sens, une image de la « Mère divine », sinon de l'aspect féminin de Dieu le Père.

Dans son dernier livre « la Trinité, mystère et lumière », véritable somme trinitaire, le théologien René Laurentin cite un ouvrage de son collègue brésilien Leonardo Boff « le visage maternel de Dieu » :

« Chez les mystiques, Marie s'est souvent montrée par des apparitions nombreuses (Lourdes, La Salette, Fatima, Catherine Labouret à Paris, etc.). Par contre, les apparitions du Christ sont rares ; il

semble que Marie qui intercède en permanence auprès du Christ *pour nous autres humains reste très proche de notre sphère terrestre* et biologique, tout en étant aussi très proche de son fils, le Christ, éternel et transcendant. De nombreuses guérisons miraculeuses ont, en effet, été reconnues par l'Église. Ces apparitions et les conversions opérées par sa Grâce plaident aussi en faveur de sa nature presque divine.

Marie et l'Esprit-Saint

Un courant théologique contemporain souligne la relation étroite entre Marie et le Saint-Esprit. Saint Maximilien Kolbe (martyrisé dans un camp nazi d'extermination) pensait comme Leonardo Boff que Marie était unie à l'Esprit-Saint. Cette approche laisserait supposer que Marie n'est pas une créature humaine et serait de nature divine. Ceci est contraire à la tradition et à la position dogmatique de la confession de foi chrétienne tant romaine qu'orientale et, en particulier, chez les protestants.

Nous pensons par intuition personnelle que Marie sera un jour reconnue comme la personne de l'Esprit-Saint. Elle sera désormais la *« Mère divine ». Rappelons qu'en un siècle, entre le dix-neuvième* et le vingtième, les papes ont proclamé les deux dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de Marie. L'Église s'est bornée à confirmer officiellement une croyance ancienne de la tradition. Dès lors, n'est-on pas en droit de penser de nos jours que Marie qui, à sa naissance, a été préservée du péché originel, a donné naissance à un être divin, Jésus-Christ, tout en restant vierge, a passé le cap de la mort en dormition, serait de nature divine ? Cette reconnaissance ne mettrait pas en danger la foi chrétienne mais l'Église se doit d'être prudente pour ne pas gêner le « processus œcuménique ». Elle aurait pour avantage d'admettre une évolution culturelle récente de nos sociétés modernes à savoir la place grandissante des femmes dans les institutions de pouvoir tant économiques, sociales que politiques.

Les développements précédents étaient nécessaires pour comprendre et aborder le thème suivant.

Une nouvelle conception de la Trinité

Au risque de formuler une conception trinitaire hérétique, nous proposons les thèses suivantes :

- Dieu, le Père, s'unit éternellement à son épouse, la Mère divine, la troisième personne de la Trinité immanente, pour le moment assimilée à l'Esprit-Saint ;
- De cet amour est engendré en permanence le Fils, le Christ éternel ;
- Jésus est l'incarnation du Christ, le Fils, tout en étant l'image du Père par sa puissance de guérison, son Amour, sa rigueur morale et sa sagesse ;
- Marie, de son vivant, a été l'image de la Mère divine ;
- L'Esprit-Saint ne serait plus une personne désormais identifiée à Marie, la Mère divine. Mais il serait le rayonnement d'amour qui résulte de l'Amour, don total qui unit les trois personnes divines et offert au Monde vivant. Dans le monde des humains, chacun sait, par expérience et observation, que l'amour véritable naît, à la fois, du don et de la différence *masculin/féminin* et pas seulement de l'attraction sexuelle. Tout enfant a une double polarité féminine et masculine, ce qui oriente son affection filiale à la fois vers son père et sa mère. Rien n'interdit de penser qu'il en est de même au plan ontologique de la vie éternelle. Comme nous l'avons écrit plus haut, rappelons qu'à l'heure actuelle on assiste, dans le monde chrétien, au retour du féminin.

Conclusion

La conception traditionnelle de la Trinité divine composée de trois personnes consubstantielles et sa représentation triangulaire a rendu service à l'Église pour préciser sa doctrine et se défendre contre les hérésies.

Il faut bien comprendre qu'à partir du moment où les apôtres rédacteurs des Évangiles, et surtout Paul, ont pensé, sous l'effet de

leur foi, que Jésus était de nature divine en tant que Fils de Dieu, la formulation définitive du dogme de la Trinité était latente. On a considéré que l'Esprit-Saint était une personne pouvant à la fois émettre et recevoir de l'Amour du Père et du Fils. Certains ont pensé que l'Esprit-Saint jouait le rôle du « neutre », comme dans le circuit électrique, entre deux pôles qui sont ici le Père et le Fils.

Un autre avantage de la conception trinitaire est que l'Église a pu différencier sa doctrine de celle du monothéisme intransigeant du judaïsme *ancien et de l'islam. Si chacun ne conserve pas une certaine* distance vis-à-vis de l'autre, il y a risque que l'un fusionne avec l'autre ou que ce dernier tente de le manipuler. L'amour est donc, soit à tendance fusionnelle, soit à tendance dominatrice, ce qui a pour effet d'effacer la personnalité de l'autre, en surface et en profondeur parfois.

En revanche, lorsque trois personnes communiquent en se parlant et en échangeant, la relation est beaucoup plus saine. Chacun écoute l'autre, tantôt émetteur, tantôt observateur. C'est ainsi que naît l'amour d'amitié selon la conception grecque dite de l'amour : Philéa. Ce n'est plus de l'amour à consonance affective avec ses dérives émotionnelles mais bien de l'Amour Agape, autrement dit l'amour de Charité. C'est ainsi que la Trinité explique la naissance éternelle de l'Amour divin.

La croyance en la Trinité dans sa formulation actuelle n'est pas une condition supplémentaire à la profession de foi chrétienne du Credo de Nicée. Elle apporte un éclairage complémentaire à ce qui pourrait être à la limite, une curiosité métaphysique !

La nouvelle formulation que nous avons présentée au paragraphe précédent a le mérite d'être plus claire pour comprendre le mystère de la Trinité, quoique apparemment hérétique pour le moment.

On peut aussi se demander si le refus par l'Église d'affirmer l'existence de la Mère divine à laquelle Marie s'apparenterait n'a pas pour origine sa méfiance traditionnelle à l'encontre de la femme en général. *Les théologiens contemporains sont très prudents dans* la publication de leurs recherches par peur d'être condamnés par le Magistère central.

Il est de tradition que, le dimanche des Rameaux,
les fidèles du Maître Philippe de Lyon se rendent sur sa tombe
au cimetière de la Loyasse, à Lyon-Fourvière.
En hommage à ce maître, nous reproduisons ci-dessous
un témoignage des guérisons qu'il effectua
durant son passage terrestre.

C'est au 35 de la rue de la Tête d'Or, à Lyon, que monsieur Philippe demeurait et recevait les malades. Ce jour-là, le professeur Brouardel, de la Faculté de Médecine de Paris, était venu se rendre compte de ce que faisait monsieur Philippe.

Il y avait dans la salle une malade haletante, marchant à grand-peine, fortement enflée du ventre et des jambes, qui attira l'attention du professeur. Monsieur Philippe pria ce dernier d'examiner cette pauvre femme dans une pièce contiguë à la salle des séances et en présence de quelques élèves. En fin de séance, il nous rejoignit.

« Eh bien ! dit-il au professeur, que pensez-vous de cette femme ? »

Celui-ci expliqua que cette femme soufrait d'hydropisie généralisée et qu'elle n'avait probablement que quelques jours à vivre.

Lorsque la femme revint dans la salle, soutenue par les élèves, elle avançait avec la plus extrême difficulté ; sa respiration courte et oppressée, faisait mal à entendre.

« Marche !, » lui dit monsieur Philippe.

« Mais je ne peux pas ! »

« Marche plus vite ».

Et voici qu'au bout d'un instant, sa marche hésitante se fit plus aisée, et elle s'écria joyeusement : « Et maintenant, je vais danser ! », tout en retenant ses vêtements devenus subitement trop amples.

L'enflure du ventre avait disparu comme aussi celle des jambes ; la joie de vivre était revenue dans son corps que la Faculté avait condamné un instant auparavant. Et il n'y avait sur le plancher aucune trace d'eau.

Le professeur Brouardel s'avança vers monsieur Philippe et lui dit :

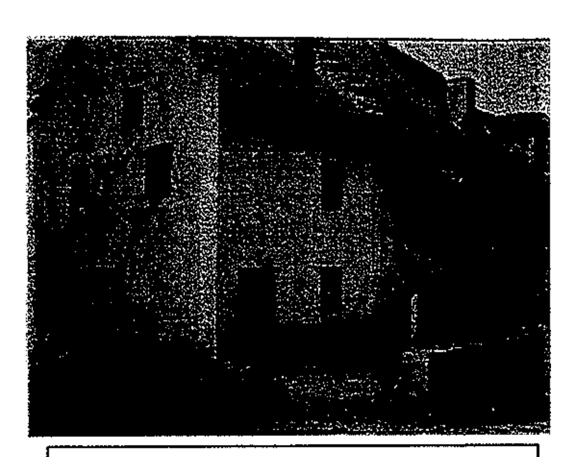
« Je m'incline, mais la science ne peut comprendre ce qui vient de se passer ».

Puis, saluant monsieur Philippe et les témoins, il se retira.

QUELQUES DEMEURES DU MAÎTRE PHILIPPE



La maison de l'Arbresles



La petite maison de Loisieux



LES LIVRES



Au cours du trimestre écoulé, **« Les Presses de Valmy »** ont publié trois volumes que nous avons jugés intéressants à divers titres.

D'abord, **« Enquêtes sur l'au-delà »** [1] qui constitue une « histoire et étude du spiritisme par les grands initiés » et où nous retrouvons des textes de **Gabriel Delanne,** de **Léon Denis,** de **Camille Flammarion** et de **Jann Solam.** Ce livre se partage en trois grandes parties : une histoire du spiritisme de l'Antiquité aux temps modernes, une étude des manifestations de l'âme et des phénomènes médiumniques, enfin, un examen de quelques réalisations expérimentales. Sur un thème aussi délicat, controversé et malmené que l'est le spiritisme, cet ouvrage fort complet et tout empreint de spiritualité ne laisse rien dans l'ombre comme il dénonce à juste titre les charlatanismes vénaux qui s'en sont emparés. Et, comme le dit l'éditeur, « *c'est surtout une ouverture vers d'autres plans, d'autres mondes que l'on dit* invisibles, *une passerelle inspirée pour plus de spiritualité et d'amour* ».

Ensuite, dans un domaine assez voisin, **Yvan Dionis,** magnétiseur, publie ses réflexions sur cet art. Sous le titre **« Magnétisme spirituel, un guérisseur s'explique »** [2], l'auteur s'applique à mettre en évidence le caractère spirituel du magnétisme au service des malades, insistant aussi sur le fait que « *le malade et son magnétiseur doivent faire équipe* » car ils seront « *l'un et l'autre les artisans de la guérison* ». Selon Yvan Dionis, le magnétiseur doit transmettre au malade une grande force spirituelle qui « *ne trouve sa source que dans l'amour de son prochain, dans l'amour universel, dans l'amour qui fait verser des larmes de joie* ». En lisant cet ouvrage, on ne peut s'empêcher de penser à monsieur Philippe.

---

[1] « Les Presses de Valmy », 2000, 165, rue de Paris, 94220 Charenton-le-Pont – 320 pages, 120 FF.
[2] « Les Presses de Valmy », *2000 – 230 pages, 95 FF.*

Enfin, et dans la même veine, nous trouvons un court traité d'iridologie pratique intitulé **« Votre santé dans les yeux »** [1] et présenté par le **docteur Jean-Claude Houdret**. L'iridologie, ou diagnostic médical par l'examen de l'iris, n'est pas une science toute récente mais elle est encore peu connue. Après un bref rappel historique de l'iridologie, née à la fin du siècle dernier, l'auteur nous présente une « carte » de l'iris dont chaque portion correspond à un des constituants du corps humain. Aussi peut-on lire dans les iris les troubles et dérèglements pathologiques éventuels du corps et en tirer un premier diagnostic qui, si pour n'être pas absolu, n'en est pas moins un élément important concourant à l'établissement d'un diagnostic complet. Ce traité met à la portée de chacun les moyens d'examiner et d'analyser les iris, pratique qui est tout à fait légale. Bien sûr, pour les praticiens qui considèrent la médecine à l'égal d'une société secrète, cet ouvrage de vulgarisation pourra paraître déplacé. Tant pis pour eux !

D'Albin Michel, nous avons reçu plusieurs ouvrages destinés à prendre place dans divers rayons.

Dans le rayon maçonnique, nous rencontrons **Jean Verdun** qui, vingt après la publication de « La réalité maçonnique », revient avec **« La nouvelle réalité maçonnique »** [2], bilan des années tumultueuses qu'il a vécues et qui l'ont poussé à quitter la Grande Loge de France dont il avait été le Grand Maître. Son franc-parler et son *franc-écrire* sont légendaires et, même si l'on ne partage pas nécessairement toutes ses propositions, on doit reconnaître qu'il ne manque pas de courage. Arguant qu'une crise profonde traverse toutes les obédiences maçonniques, Jean Verdun s'applique à en rechercher les différentes causes. Voilà qui n'est pas sans intérêt encore que lesdites crises supposées ou réelles, bénignes ou malignes, concernent pour l'essentiel les états-majors des grandes obédiences et n'empêchent nullement les frères et les loges sérieux et attachés à la tradition initiatique de poursuivre leur travail de double recherche spirituelle et humaniste qui sont complémentaires et non contradictoires.

---

[1] « Les Presses de Valmy », 2001 – 124 pages, 100 FF.
[2] « Albin Michel », 2001 – 250 pages, 120 FF.

À propos de spiritualité et dans un tout ordre registre, ce même éditeur publie « **les cahiers clandestins du Témoignage chrétien** » rassemblés sous le titre générique et évocateur « **La résistance spirituelle 1941-1944** » [1]. S'il est vrai que, durant les années noires de l'occupation allemande (surtout dans les premières années) certains membres éminents du clergé étaient plutôt vichyssois, des chrétiens, catholiques et protestants, s'engagèrent dans une forme de résistance qui consista principalement à publier des *Cahiers* dénonçant l'idéologie nazie, le racisme et l'antisémitisme, le néo-paganisme qui, disaient-ils avec raison, sont contraires au message chrétien. Il va sans dire que ces *Cahiers* circulaient sous le manteau aux risques et périls de leurs diffuseurs et le volume ici présenté constitue une anthologie et un livre de mémoire. N'oublions pas non plus que beaucoup de francs-maçons et de martinistes tinrent leur place au sein de la Résistance.

Au rayon du symbolisme, nous découvrons un « **Dictionnaire des symboles musulmans** » [2] présenté par Malek Chebel. Selon cet auteur, ce livre a pour dessein de mieux faire connaître aux occidentaux la symbolique religieuse de l'Islam : nombres, couleurs, bestiaire, grandes figures coraniques, questions rituelles et théologiques. Une importante entrée est consacrée au soufisme, le courant mystique de l'Islam. On y trouve également un article sur la *franc-maçonnerie* qui ne lui est pas défavorable, bien au contraire.

Nous trouvons dans ce même rayon, et bien que cet ouvrage n'ait rien à voir avec le précédent, le quatrième tome du « **Dictionnaire de la symbolique** » [3] publié sous la direction de **Georges Romey**. Ce tome traite des éléments de la nature, des états émotionnels, des mouvements et moyens de locomotion. Tous ceux qui sont perplexes devant le mystère contenu souvent dans les rêves trouveront ici quelques explications non dénuées d'intérêt.

Et puisque nous parlons de rêves, faisons une place à un traité du même auteur « **Le rêve éveillé libre** » [4]. Ce que l'auteur appelle

---

[1] « Albin Michel », 2001 – 412 pages, 125 FF.
[2] « Albin Michel », 2001 – 500 pages.
[3] « Albin Michel », 2001 – 370 pages, 140 FF.
[4] « Albin Michel », 2001 – 250 pages, 120 FF.

une « nouvelle voie thérapeutique » se rattache à la psychanalyse et explore les potentialités curatives de l'imaginaire.

Nous avons également reçu du même éditeur **« L'art de vivre au présent »** [1], ouvrage collectif de représentants des traditions spirituelles, de philosophes et de psychothérapeutes qui se sont penchés sur le problème de notre présence au monde et **« Comment vivre ensemble ? »** [2], synthèse du trente-septième colloque des intellectuels juifs de langue française.

Des « Éditions du Rocher », nous avons reçu trois ouvrages.

« Il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour le connaître », prétend **Deepak Chopra**, auteur de **« Comment connaître Dieu »** [3]. En effet, selon cet auteur étasunien (qui a reçu les félicitations de Sa Sainteté le Dalaï-Lama), nous pouvons connaître Dieu au moyen de notre cerveau puisque, dit-il, « *notre système nerveux présente sept modalités cérébrales qui correspondent aux sept niveaux de l'expérience divine* ». Ainsi donc, la démarche à la rencontre de Dieu passe par la science et par la philosophie. Deepak Chopra tente d'éclairer « *les mystères que sont l'éveil religieux, les miracles, la télépathie, la voyance, l'extase* ». Certes, cet ouvrage bouscule quelques idées bien ancrées mais il ouvre des horizons qu'il ne serait pas vain d'explorer.

Dans le rayon déjà bien fourni de l'astrologie, nous trouvons un important ouvrage de **Fanchon Pradalier-Roy** au titre éloquent **« L'Univers de l'homme »** [4]. L'auteur nous offre une nouvelle théorie astrologique fondée sur la conscience. C'est un ouvrage très savant qui n'est pas d'une approche facile mais qui apporte au dossier de l'astrologie des éléments importants. Comme toute science officielle ou non, l'astrologie n'est pas figée mais évolutive et ce livre y participe.

[1] « Albin Michel », 2001 – 233 pages.
[2] « Albin Michel », 2001 – 260 pages, 125 FF.
[3] « Éditions du Rocher », 2001 – 326 pages, 139 FF.
[4] « Éditions du Rocher », 2000 – 366 pages, 135 FF.

Nous avons également reçu du même éditeur le **« Code d'honneur du Samouraï »** [1] présenté par Thomas Cleary. Ce code définit la conduite à laquelle doit se plier tout samouraï qui doit toujours avoir présent à l'esprit *« l'honneur, la mort, le sacrifice de soi, le dévouement au maître et la piété filiale »*.

Nous ne saurions clore cette rubrique sans signaler un petit livre, petit par son format et son épaisseur mais grand par l'esprit qu'il véhicule. Son titre : **« Les deux saint Jean et la chevalerie templière »** [2]. Il est cosigné par **Jean Chopitel et Christiane Gobry**. Les deux Jean, le Baptiste et l'Évangéliste, en raison de la mission qu'ils eurent chacun à accomplir, peuvent être considérés comme les deux piliers du christianisme et les auteurs de cet ouvrage fort bien construit exposent avec clarté les relations astrologiques et alchimiques qui leurs sont attachées. Jean le Baptiste, le précurseur, est fêté au solstice d'été, quand les jours commencent à décroître (*il faut qu'il croisse et que je diminue, disait-il en parlant du Christ)* et Jean l'Évangéliste, au solstice d'hiver, quand les jours recommencent à croître. Se plaçant dans un contexte alchimique, les auteurs voient dans saint Jean le Baptiste la purification (baptême par l'eau) et l'œuvre au noir et, dans saint Jean l'Évangéliste, la pureté et l'œuvre au blanc, tandis que Jésus, en son ascension, manifeste l'achèvement et l'œuvre au rouge. Poursuivant leur étude symbolique des deux saint Jean, les auteurs attribuent au Baptiste l'équerre, figure de la terre, et à l'Évangéliste, le compas, figure du ciel. N'est-il pas aussi symbolisé par l'aigle et n'est-il point le « patron » des gnostiques, des initiés, des francs-maçons. Origène définissait son évangile comme « l'Évangile spirituel par excellence » et Jean Scot Érigène, dans son « Commentaire de l'Évangile de Jean », disait qu'à travers celui-ci, c'est « *la voix de l'aigle mystique qui retentit aux oreilles de l'Église* ». N'oublions pas non plus que les chevaliers templiers se vouaient à saint Jean l'Évangéliste comme en témoigne le fait, certainement pas dû au hasard, que la création de leur milice en 1118 eut lieu justement le jour de la saint Jean l'Évangéliste. Enfin, nous connaissons tous le

[1] « Éditions du Rocher », 2001 – 156 pages, 75 FF.

[2] « Le Mercure Dauphinois », 2000, 8, rue d'Alsace, 38000 Grenoble – 72 pages, 89 FF.

caractère ésotérique du prologue de l'Évangile de saint Jean où sont montrés dans tout leur éclat la Lumière et le Verbe.

LES REVUES

« LES AMITIÉS SPIRITUELLES », n° 205, janvier 2001. Cette nouvelle année s'ouvre avec la reproduction d'un très bel article de Sédir « Les Amis de Dieu dans la société actuelle ». Bien que ce texte soit ancien, il n'a malheureusement pas vieilli car l'auteur dénonçait les défauts de notre monde, défauts toujours bien présents : égoïsme, vanités, brutalités.

« ATLANTIS », n° 403, 4e trimestre 2000. Ce numéro est consacré à divers aspects de la symbolique templière. Nous avons remarqué également une intéressante étude sur « l'écriture mystérieuse de Glozel », village maintenant situé dans le département de l'Allier et qui, selon les recherches entreprises, abrita des Chaldéens chassés de leur nation au Ve siècle avant notre ère.

INVENTAIRE DES REVUES DE LA NOUVELLE SÉRIE DISPONIBLES au 31 MARS 2000.

1953 – 1 – 3 – 4 – 6	1954 – 4	1955 – 3 - 4
1956 – 2 - 3/4	1960 – 3	1961 – 3
1962 – 4	1963 – 2 – 3 – 4	1964 – 1 – 3 – 4
1965 – 2 – 4	1966 – 3	1967 – 3/4
1969 – 1 – 2 – 3 – 4	1970 – 2 – 4	1971 – 3
1972 – 2	1973 – 3	1974 – 3
1975 – 2 – 3 – 4	1976 – 1 – 2 – 3 – 4	1977 – 1 – 3 – 4
1978 – 1 – 2 – 3 – 4	1979 – 1 – 2 – 3 – 4	1980 – 3 – 4
1981 – 1 – 3 – 4	1982 – 1 – 2 – 3 – 4	1983 – 1 – 2 – 3 – 4
1984 – 1 – 2 – 3 – 4	1985 – 1 – 2 – 3 – 4	1986 – 1 – 2 – 3 – 4
1987 – 1 – 2 – 3 – 4	1988 – 1 – 2 – 3 - 4	1989 – 1 – 2 – 3 – 4
1990 – 1 – 2 – 3 – 4	1991 – 1 – 2 – 3 – 4	1992 – 1 – 2 – 3 – 4
1993 – 1 – 2 – 3 – 4	1994 – 1 – 2 – 3 – 4	1995 – 1 – 2 – 3 – 4
1996 – 1 – 2 – 4	1997 – 1 – 2 – 3 – 4	1998 – 1 – 2 – 3 – 4
1999 –1 – 2 – 4	2000 – 1 – 2 – 3 – 4	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 35 FF. T.T.C. (port compris). Un prix *dégressif* peut être envisagé pour une acquisition importante.
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible d'avoir des photocopies au prix de 0,60 FF T.T.C. (port compris).

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

BULLETIN D'ABONNEMENT 2001

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue l'INITIATION
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288-40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2001

Nom..*Prénom*......................................
Adresse..
Code postal.........................*Commune*...
Date et Signature...

TARIFS 2001 (inchangés depuis six ans)

France, pli ouvert	**150,00 F**	**(ou 22,87 €)**
France, pli fermé	**170,00 F**	**(ou 25,92 €)**
U.E. - DOM – TOM	***200,00 F***	***(ou 30,49 €)***
Etranger (par avion)	**250,00 F**	**(ou 38,11 €)**
ABONNEMENT DE SOUTIEN	**280,00 F**	**(ou 42,69 €)**

Nota **: Les *abonnés* résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement EN FRANCS FRANÇAIS, payables dans une succursale de banque française.**

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F